



*Les aventures d'un
engagé volontaire malgré lui*

par William C. Stevenson

Version revue et abrégée de la traduction que les éditions suisses Ramboz et Schuchardt proposèrent de cet ouvrage en 1863. A.S. Barnes & Burr de New York avaient publié sa version originale l'année précédente.

CHAPITRE I - COMMENT JE DEVINS VOLONTAIRE

Au commencement de l'année 1861, je quittai New York pour le Kentucky où j'avais passé mon enfance. Cherchant une place dans une école, je m'arrêtai dans l'Arkansas, où j'espérais rencontrer un parent qui était dans l'enseignement. Ne l'ayant pas trouvé, je m'associai à Georges Davis de Memphis pour fabriquer des douves de tonneaux et les exporter en France via La Nouvelle-Orléans. Nous nous établîmes dans le comté de Philipps (Arkansas). Notre affaire était très rentable et j'eus le temps d'étudier le comportement de la population de cet Etat. Tous cherchaient à lier connaissance avec le jeune étranger qui était venu s'établir au milieu d'eux et ils me traitaient avec bienveillance. Toutefois, mes refus de boire à tout propos avec le premier venu élargirent le fossé qui se creusait autour de moi. On tâtait souvent mes opinions sur l'esclavage. C'est là en effet, la manière de sonder, dans le Sud, le caractère de tout nouveau venu. J'étais jeune et je n'avais jamais fixé mes idées

sur ce sujet. Je me gardai évidemment d'émettre autour de moi mes convictions antiesclavagistes car les propager me serait néfaste. Refusant néanmoins d'admettre que tous les gens du Nord étaient des abolitionnistes, je restai à leurs yeux un objet de suspicion.

Dans le Sud, il n'existe aucune liberté d'opinion à propos de l'esclavage. Aucun antiesclavagiste ne peut s'estimer un seul instant en sûreté. Mais, comme on ne voyait en moi qu'un tout jeune homme, on paraissait disposé à croire que j'étais peu renseigné sur ce sujet et, qu'en tout cas, je ne pouvais être dangereux. Les choses en étaient là lorsque j'eus l'idée d'écrire à mes parents. Considérant qu'il serait imprudent d'expédier une lettre directement à New York, je l'adressai à un ami de Louisville (Kentucky), le priant de la faire parvenir à mon père. Cette lettre, dans laquelle j'évitais toute allusion compromettante, contenait ceci : « *La vie n'est pas facile ; il m'a fallu faire cinq kilomètres à cheval pour me procurer du papier et de l'encre* », phrase malheureuse, comme on le verra bientôt. Je postai moi-même ma missive le 16 avril 1861. Je rentrai ensuite chez moi, et là saisi par un mauvais pressentiment, je pris mes deux colts et les nettoyai. Cependant, après avoir examiné leurs munitions, je rangeai mes armes dans un coin de la chambre sans les charger.

Pendant la nuit du 17 avril, trois hommes me réveillèrent en sursaut et m'invitèrent énergiquement à les suivre à Jeffersonville, à quatre kilomètres de ma demeure. J'avais souvent eu l'occasion de les rencontrer. Je considérais l'un d'eux comme un ami et j'avais de bons rapports avec les deux autres. Ils m'accordèrent le temps de m'habiller et j'en profitai pour charger mes deux revolvers, puis, après avoir sellé mon cheval, je partis avec eux. Chemin faisant, Buck Scruggs, celui des trois hommes que je considérais comme mon ami, m'engagea à prendre avec lui un peu d'avance sur nos compagnons, puis il me renseigna sur la situation : « *Tu vas passer en jugement devant le Comité de Vigilance du comté de Philipps sous l'inculpation d'être un abolitionniste nordiste. Quand tu seras dans la boutique où se réunit le comité, place-toi contre le comptoir dans le fond de la pièce. Là, si tu dois te défendre, on ne pourra pas t'attaquer par derrière. Lorsqu'on t'interrogera, ne fais pas de plaidoyer ; réponds simplement et brièvement aux chefs d'accusation. Reste calme, ne prononce aucune parole qui puisse passer pour offensante et, si c'est encore possible, je te sauverai. Si les choses s'enveniment, sors tes pistolets et tiens-toi prêt, mais ne fais pas feu tant qu'il y a encore une lueur d'espoir. Il va sans dire que, si tu tués quelqu'un, tu seras tué à ton tour* ».

J'écoutais avec attention ses conseils. Nos compagnons pouvaient croire que nous bavardions de la pluie et du beau temps. Je compris alors que tout dépendrait de mon sang-froid dans cette lutte suprême et, le cas échéant, je me préparai à vendre chèrement ma vie. Un moment, je suggérai à Buck Scruggs l'idée de me laisser fuir. Mon cheval étant agile, les autres ne pourraient pas suivre. Il s'y refusa formellement car il s'était engagé à m'amener au Comité de Vigilance. Il ne me restait donc plus qu'à m'armer de courage pour traverser une crise dont je ne pouvais encore calculer la portée. Nous entrâmes dans la ville aux environs de minuit et je fus aussitôt introduit en présence de 50 ou 60 des plus hideux coquins que l'Arkansas ait jamais produits. Ils m'accueillirent avec des huées, des grognements et les cris mille fois répétés de : « *Pendez-le ! Brûlez-le !* ». Les deux tiers de cette vile populace manifestaient une fureur exacerbée par l'abus d'une mauvaise liqueur qui abonde dans ces localités.

L'espoir d'être protégé par ma complète innocence s'évanouit à leur vue. L'ordre se rétablit et mon ami, Scruggs, fut appelé à la présidence. Une lueur d'espoir me revint. On me donna lecture de la loi et du règlement du Comité de Vigilance. En substance, ils stipulaient que, dans l'état de trouble où se trouvait le pays, les citoyens avaient constitué une cour de justice populaire pour interroger tous les Nordistes vivant dans leur région. La pendaison attendait tous ceux qui seraient convaincus d'abolitionnisme. On fit l'appel des membres du Comité et je remarquai que la plupart des personnes présentes en faisaient

partie. Les autres étaient des bateliers ou des vagabonds racolés dans la ville. La cour du *Juge Lynch*¹ entra en séance et mon procès commença. J'étais accusé d'être un abolitionniste et d'avoir cherché à fomenter une insurrection parmi les esclaves.

Le président pressait les témoins de préciser leurs dépositions, mais en vain. Il n'est pas facile de faire entendre raison à une populace excitée, surtout lorsque l'ivresse s'en mêle. On ne prononçait contre moi que des accusations vagues et ridicules. Tantôt l'un, se souvenant que j'avais refusé de boire avec lui, s'écriait : « *Il faut qu'on le pendre ; c'est un cafard qui ne veut pas boire la goutte avec des gentlemen !* ». Tantôt un autre hurlait : « *Oui, c'est un satané Yankee, un buveur d'eau sucrée ; pendez-le !* ». Je répondis calmement que la pendaison serait une peine bien sévère pour avoir simplement refusé des invitations à trinquer. Quelques-uns se rendirent à mes arguments et la tempête paraissait se calmer lorsqu'un des assistants objecta : « *Il est trop savant et trop rusé pour ce pays. Ne voyez-vous pas qu'il parle comme un avocat de Philadelphie ! Il est venu ici pour nous endoctriner, nous autres ignorants. Nous lui enseignerons quelque chose qu'il ne sait pas encore : il apprendra chez nous comment on balance un maudit Yankee au bout d'une corde !* ».

Le président demanda enfin qu'on précise le crime dont j'étais accusé : « *C'est un abolitionniste, un abolitionniste !* » répondit-on avec l'accent d'une rage débordante. On m'assaillit alors de questions sur ma position vis-à-vis de l'esclavage. Je répondis brièvement que je n'avais, sur la matière, aucune idée à laquelle ils puissent trouver à redire, que d'ailleurs je ne m'étais jamais mêlé de cette institution depuis que j'étais dans le pays. Mon sang-froid parut les calmer, mais comme circulait une bouteille, je vis que ce qui restait encore de raison à la majorité aurait bientôt disparu. Leurs paroles s'échauffaient et devenaient sauvages. Je compris que rien ne freinerait cette tourbe si le président ne levait pas la séance. Puisque aucune charge sérieuse pesait contre moi, je suggérai de terminer le procès. Alors, à mon grand étonnement, ils exhibèrent la lettre que j'avais écrite à mon père 36 heures auparavant et qui, disait-on, prouvait irréfutablement que j'étais un abolitionniste du Nord. La poste des Etats-Unis était donc visitée par les Comités de Vigilance du Sud. Toute cette canaille ne me permit même pas de m'expliquer sur le nouveau crime qui m'était imputé. Les seuls mots de ma lettre qu'on incriminait étaient ceux-ci : « *La vie n'est pas facile là où je suis* ». Elle servit à quelques plaisanteries qui les excitèrent encore davantage contre moi : « *Oui, disait-on entre autres, la vie n'est pas facile dans ce pays et nous te la rendrons encore plus difficile avant que tu en sortes, infernal espion ! ...* ».

Le président essaya quelques mots en ma faveur. Je l'accusais en moi-même de faiblesse, mais je me trompais, il connaissait mieux son auditoire que moi. Selon lui, cette lettre ne contenait aucune preuve à ma charge, j'avais l'apparence d'un jeune homme sans malice, à qui l'on n'avait rien à reprocher et qui connaissait peu *l'institution particulière* et qu'en tout cas, je n'avais aucun mauvais dessein à son endroit. Il y eut alors une délibération à voix basse. Pendant ce temps, je me tenais toujours assis sur le comptoir, me glissant insensiblement vers son angle le plus éloigné. La crise approchait. La discussion se poursuivait dans des groupes différents et, si elle était moins bruyante qu'avant, c'est que la colère étouffait les paroles. Ma vie ne tenait plus qu'à un souffle ; je sentais que je ne pourrais plus rien changer à la décision qui allait être prise, quelle qu'elle fut. Cependant, je dois le dire, mes nerfs ne faiblissaient pas. J'avais ce calme inaccoutumé qui est souvent donné à ceux qui sont en face d'une mort inévitable, mais j'étais en même temps décidé à me défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Pendant la délibération, un nommé Butler Cavins, qui avait assez d'influence dans la contrée (il possédait une vingtaine d'esclaves) sortit de la boutique avec quelques autres. Au

¹ Surnom donné à des cours populaires pratiquant le « lynch » ou pendaison sommaire.

bout de dix minutes, il rentra avec un rouleau de corde sous le bras. Après avoir écarté la foule, il s'écria : « *Messieurs, je crois qu'il convient de le pendre. C'est un gentil et innocent jeune homme. Il est bien mieux préparé pour le ciel que si nous lui laissions le temps d'apprendre à boire, à jurer et à devenir un vieux pécheur endurci comme moi* ». Je ne pus m'empêcher de rétorquer : « *Monsieur, vous venez de prononcer la seule vérité que j'aie entendue cette nuit* ». Bien que peu nombreux, ceux qui m'étaient favorables reprirent le dessus après cette réplique et purent un moment se faire écouter. Mais Cavins ne se laissa pas imposer silence : « *Allons, mes amis* », dit-il, « *voilà un joli lacet. Il a déjà servi d'escarpolette à deux abolitionnistes ; il pourra bien servir à un troisième* ». Pendant qu'il parlait, la foule se rassemblait en demi-cercle devant le comptoir. Le moment fatal étant venu, ma résolution était prise ; je sautai derrière le comptoir et, sortant mes deux revolvers, je m'écriai : « *Ah ! C'est ainsi que vous entendez plaisanter. Et bien, avancez ! Il y en aura quelques-uns d'entre vous qui iront avec moi dans l'autre monde ! Le premier qui fait un pas est un homme mort !* ».

Il y eut un moment de stupéfaction, le silence succéda au tumulte. Je vis des mains serrer des poignards ou des pistolets, mais pas une ne se leva. Ils paraissaient pétrifiés, convaincus que le moindre mouvement en avant serait pour eux le signal d'une mort certaine. Ceux qui m'étaient favorables s'étaient en partie tenus ensemble. Ils se rangèrent alors devant le comptoir, faisant face à la foule, et Buck Scruggs s'écria : « *Il n'y a pas de preuves à sa charge et personne ne le touchera* ». James Niel et Dempsey Jones, les deux autres qui avaient procédé à mon arrestation appuyèrent les paroles de Scruggs et leur influence, aidée par l'éloquence persuasive de mes pistolets, fixa l'opinion des indécis. En moins de vingt secondes, vingt voix furent données en faveur de mon acquittement et le président prononça d'une voix triomphante : « *Il est acquitté à l'unanimité* ». L'unanimité n'était, je l'avoue, pas aussi rassurante que je l'aurais désiré.

Mais tous s'accordèrent à dire que le jeune homme "avait du toupet" et ferait bientôt un aussi bon champion que chacun d'eux. Ils décidèrent de lever la séance, les uns avec un rire forcé déguisant mal leur haine, les autres en essayant quelques grossières et inconvenantes plaisanteries. Néanmoins, ils eurent soin de se voter encore une bouteille d'alcool à mes frais puisqu'ils m'avaient généreusement acquitté. J'avoue qu'à ce moment, en posant un dollar sur le comptoir pour payer un litre de whisky, je souhaitais en moi-même que ce même dollar serve un jour à payer la corde qui serrerait le cou du lâche Cavins. A la mesure que la bouteille passait dans l'assistance, leurs sentiments à mon égard se modifiaient. Ils sortirent peu à peu par groupes de deux ou de trois et vidèrent bientôt la boutique. Mes amis me donnèrent le conseil suivant : « *Monsieur, mettez quinze kilomètres entre vous et ces gaillards avant que le jour se lève ; il y en a qui se considèrent comme joués et qui sont furieux. Si vous restez ici, votre affaire est faite* ».

Ma première idée fut de retourner à mon domicile, de reprendre mes affaires, de braver tous ces coquins et de vendre chèrement ma vie. Mais que pouvais-je faire contre une populace corrompue et déchaînée ? Des actes d'une atrocité féroce me revenaient à l'esprit et je compris que, si je restais, je serais désormais l'objet de persécutions qui se termineraient par une mise à mort. Il n'y avait pas plus de deux nuits qu'une partie de la bande que je venais de quitter avait assassiné M. Crawford, un natif de New York établi depuis seize ans dans l'Arkansas et contre lequel ne pesait aucune accusation sérieuse. Quelques jours auparavant, quatre misérables, parmi lesquels se trouvait Cavins, avaient tué un certain Washburne dont le seul crime était d'être un Nordiste. Je me dis donc que le conseil de mon ami était bon et je décidai de le suivre, même si je perdais tout ce que j'avais investi dans mon association commerciale. Je pris immédiatement la route d'Helena (Arkansas), sur le fleuve Mississippi.

Mes émotions m'avaient éreinté et j'avais peine à me tenir en selle. Heureusement,

j'obtins un petit-déjeuner dans la maison d'un particulier et j'entrai dans Helena à temps pour embarquer sur le vapeur de Memphis, qui partait à 10 heures. Ce bateau, le *St-Francis n°3*, venait de Jeffersonville et s'arrêtait à Helena avant de relâcher à Memphis. Ce jour-là, quand le steamer appareilla à Jeffersonville, la rumeur s'était déjà emparée de mon affaire et faisait l'objet des conversations sur le bateau. Lorsque j'y montai, à 10 heures, je composai mon visage de façon à n'avoir l'air de m'intéresser ni trop ni trop peu au récit qui circulait sur le pont. Personne ne me soupçonnait, tout au moins je le crus.

Comme le *St-Francis* touchait la jetée de Memphis, le matin du 19 avril, je me hâtai de descendre afin de voir comment gagner Nashville où des amis m'aideraient à regagner le Nord. Or, à peine avais-je quitté la jetée, qu'un policier m'accosta : « *Je vois, Monsieur, que vous êtes étranger ...* ». « *Oui* », répondis-je. « *Et bien, c'est à vous que j'ai affaire. Veuillez me suivre* ». Comme j'exprimais un réel étonnement, il reprit : « *Vous répondez parfaitement au signalement qui m'a été donné, le Comité de Sécurité Publique désire vous voir. Suivez-moi !* ». Il était inutile de parlementer, je le suivis. C'était un tribunal composé de gens beaucoup plus intelligents que ceux que j'avais affrontés à Jeffersonville. Ils me questionnèrent sur mes opinions politiques et sur le but de mon voyage. Je leur formulai des réponses empreintes de prudence. Alors, à ma grande stupéfaction, ils me confrontèrent à l'un des membres du Comité de Vigilance de Jeffersonville. Il était parti à cheval de Jeffersonville peu après mon départ. Pendant que je déjeunais avant d'entrer à Helena, il m'avait dépassé et pris un bateau qui faisait escale dans cette ville quelques heures avant le *St-Francis*. Il avait donc eu pleinement le temps de me dénigrer auprès du Comité de Salut Public de Memphis. Néanmoins, celui-ci ne retint aucune accusation et me déclara libre de partir.

Au moment de m'en aller, le policeman me tendit une lettre du président qui m'invitait à me présenter à un bureau de recrutement du gouvernement provisoire du Tennessee, pour me porter volontaire. La lettre ajoutait : « *Si vous ne suivez pas ce conseil, quelques membres du Comité estiment que vous pourriez bien vous trouver au bout d'une corde avant de quitter Memphis. Ils ne peuvent rien contre les excès d'une populace en fureur, si elle apprend que vous êtes du Nord* ». Je n'avais pas le temps de réfléchir, le policeman attendait devant moi, « *pour m'indiquer le chemin* ». Il s'impatientait, me faisant sentir que j'étais en son pouvoir. Je le suivis jusqu'au bureau de recrutement pour échapper à la foule qui commençait à s'agglutiner autour de nous. A peine entré, je m'aperçus que des hommes tenaient leurs fusils placés en croix devant l'unique porte du bureau. Le policier échangea quelques propos à voix basse avec l'officier de recrutement puis celui-ci me dit, sur un ton péremptoire : « *Alors jeune homme, vous vous engagez comme volontaire. Je suis bien aise de faire votre connaissance !* ». Je répondis : « *On me l'a en effet conseillé, mais donnez-moi un peu de temps pour y réfléchir* ».

« *Non, Monsieur, non, nous n'avons pas de temps à perdre. Voilà le rôle ; veuillez vous inscrire ; endossez l'uniforme et après cela vous aurez le loisir d'aller vous promener* ».

Un coup d'œil jeté au policeman et sur les baïonnettes qui gardaient la porte me fit comprendre que je ne sortirais pas avant d'avoir signé mon engagement. J'essayai encore d'objecter que je devais récupérer mon cheval sur le bateau, mais il me répondit brusquement : « *Tout cela pourra se faire plus tard* ». J'inscrivis donc mon nom sur le rôle avec une bonne grâce totalement feinte et voilà comment je devins volontaire.

CHAPITRE II – SERVICE DANS L'INFANTERIE

Je commençai mon service dans le régiment des *Invincibles de Jefferson Davis*, sous le commandement de J. Knox Walker. Levé à Memphis, ce régiment se composait d'hommes

provenant des classes aisées. Nous campions près de Memphis, dans un enclos d'environ 3,5 hectares, entouré d'une haute palissade et gardé par des factionnaires très rapprochés les uns des autres. Comme ceux-ci n'étaient pas de notre régiment, j'eus vite la conviction que je n'avais aucune chance de m'évader et je me résignai à mon sort. Une fois habitué à cette pensée, j'acceptai d'apprendre tous les détails de la vie militaire, sentant que j'avais assez de capacités pour m'élever au-dessus du rang de simple soldat. Le 6 mai, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Randolph, à 33 kilomètres en amont de Memphis, sur la rive tennesienne du Mississippi. Nous y arrivâmes en bateau à vapeur le 7. Cette ville se situe au-dessus du fleuve, sur une étroite bande de terrain d'environ 300 mètres de large, derrière laquelle s'élève une colline ceinturée par une falaise de 270 mètres de hauteur. Nous dressâmes notre camp sur cette colline et c'est là seulement que commença notre vie de soldat. Cette vie, nous la menâmes pendant huit longues semaines, sans un seul jour de répit sauf le dimanche. C'était notre jour de lessive, mais la ration de savon qu'on délivrait pour six hommes suffisait à peine suffisante pour laver une seule chemise. Nous la donnions donc tour à tour à un homme de l'escouade, et les autres se contentaient de l'eau claire pour blanchir leur linge.

Peu après l'établissement du camp à Randolph, je fus promu sergent, et quelques jours plus tard, sergent-major. Pendant les deux mois passés dans cette localité, nous construisîmes Fort Wright avec trois autres régiments. Cet ouvrage irrégulier couvrait environ 5 hectares. Les autorités délibérèrent longtemps sur les moyens d'y faire parvenir de l'eau pendant que nous en puisions dans le Mississippi avec nos bidons. Bien que nos rations ne fussent ni plantureuses ni de qualité, nous ne pouvions pas dire que nous étions sous-alimentés. Tant que nous touchions notre ration de whisky, il y eut peu de cas d'ivresse. Cette quantité limitée d'alcool suffisait à maintenir les soldats en belle humeur et la santé générale s'en trouvait bien. Quand cessa sa distribution, un trafic clandestin s'amorça avec les Juifs et les colporteurs qui rôdaient autour du camp. Nos chefs les chassèrent et il ne fut plus possible de trouver du whisky, si ce n'est à Covington, à quatre kilomètres du camp. Cette distance n'empêchait point nos hommes d'y faire de fréquentes tournées. Pour introduire l'alcool en douce dans notre camp, certains bouchaient la cheminée de leurs fusils et en remplissaient le canon.

Tandis que nous campions à Fort Wright, éclata une mutinerie qui aurait pu avoir de graves conséquences. Ayant découvert un tonneau de whisky qu'une malheureuse marchande n'avait pas mis en sûreté, quelques hommes de notre compagnie s'enivrèrent et ne parurent pas à l'inspection de l'après-midi. Le colonel ordonna à l'officier du jour, le lieutenant Board, de les faire arrêter et de les envoyer à la salle de police. Le lieutenant transmit cet ordre à un sergent qui lui-même avait bu. Comme celui-ci essayait d'arrêter un homme, plusieurs autres se ruèrent sur lui. Un simple soldat de la compagnie, un nommé Wahlen, intervint et arracha le sergent des mains de ses assaillants. Au même moment, le quartier-maître du régiment, Isaac Saffarrens, arriva sur les lieux et fit mine de vouloir arrêter le soldat Wahlen, dont le seul crime était d'avoir cherché protégé le sergent. Le quartier-maître essaya de se saisir de lui, mais Wahlen le renversa d'un coup de poing. Plusieurs officiers accoururent, notamment le chirurgien du régiment, le Dr Cavanaugh. Il voulut prêter main-forte au quartier-maître et récolta deux yeux pochés. Les hommes ivres prirent alors le parti de Wahlen. Ils chargèrent leurs fusils et menacèrent de tuer leurs officiers s'ils essayaient encore d'arrêter leur camarade. Dans la mêlée qui s'ensuivit, un des officiers tira un coup de pistolet sur Wahlen. La balle lui effleura le front et ne laissa qu'une ligne rouge sur la peau. Le soldat chancela, se releva aussitôt et, avec ses seuls poings, renversa un à un tous les officiers qui s'approchaient. Des renforts arrivèrent alors pour soutenir les officiers.

Voyant qu'une révolte générale se profilait, le colonel Walker fit prendre les armes à

deux batteries d'artillerie légère et à deux compagnies d'infanterie. Leurs armes furent braquées de façon à balayer le camp des révoltés et le colonel les somma de se rendre. Dans le même temps, ceux-ci s'étaient retranchés derrière un gros rocher d'où il aurait été difficile de les déloger sans perdre beaucoup de monde. Après avoir discuté entre eux, ils déclarèrent qu'ils se rendraient s'ils pouvaient conserver leurs armes et reprendre leur service. Le colonel fit charger ses canons avec de la mitraille et leur adressa une seconde sommation. Cette fois-ci les mutins obéirent et se soumirent au fort détachement dont, ce jour-là, je faisais partie. Pendant la nuit, l'un des mutins se querella avec un soldat détenu pour une autre cause. Voulant m'interposer, ils m'assaillirent tous les deux. Je saisis alors le fusil d'un factionnaire et, avec la baïonnette, clouai au mur l'un de ceux qui venaient de me battre, tandis que les gardes maîtrisaient l'autre. Le premier moment de colère passé, je fus heureux de constater que je n'avais transpercé que ses habits ; il n'avait qu'une légère égratignure au flanc. On le jeta au cachot avec les fers. Quelques jours plus tard, quatorze des mutins comparaissaient devant un conseil de guerre. Celui-ci condamna Wahlen à mort et quatre autres à traîner un boulet pendant un mois et à perdre six mois de solde. Trois d'entre eux, des sous-officiers, furent dégradés publiquement et rentrèrent dans le rang. Quant aux autres, ils traînèrent un boulet pendant un mois et perdirent trois mois de solde. La sentence prononcée contre Wahlen était exécutoire dans le mois, mais la sévérité de sa condamnation provoqua de tels murmures dans le régiment, que le général Pillow appuya personnellement son recours en grâce. La peine de Wahlen fut commuée et l'armée le muta dans un régiment qui partait pour la Virginie.

Vers le 1^{er} juillet, l'ordre arriva de nous rendre à Fort Pillow, planté à sept kilomètres en amont de Randolph, du même côté du fleuve. Lorsque nous y arrivâmes, on s'attendait à une attaque des canonnières ennemies. Nos chefs voulurent nous faire travailler comme à Fort Wright, mais cela suscita du mécontentement et les soldats rédigèrent une pétition demandant que les planteurs, bien peinarde chez eux, envoient leurs esclaves pour travailler sur les retranchements. Le général Pillow l'approuva et effectua des démarches dans ce sens. En moins d'un mois, 7.000 Nègres furent mis à l'œuvre sur les lieux et s'il en avait fallu le double, on l'aurait obtenu. L'emploi d'esclaves pour ces travaux fut une heureuse innovation. Il permit à la troupe de perfectionner son instruction militaire, de se consacrer davantage à ses armes et à son équipement et de ménager sa santé. Nous n'avions même pas à surveiller les travailleurs, les planteurs envoyaient leurs intendants en même temps que leurs Nègres. Les soldats étaient de meilleure humeur et mieux disposés à supporter les fatigues de la vie militaire.

Fort Pillow occupe une position déjà forte par elle-même ; c'est la meilleure que je connaisse sur les bords du Mississipi. Le fleuve forme ici un fer à cheval dont le fort occupe le centre de la courbure. Ainsi, aucune embarcation ne pouvait l'approcher sans se placer sous son feu. Le premier ouvrage établi en cet endroit fut construit précisément au niveau des hautes eaux. Son front se développait sur 450 m de longueur. Des magasins à l'épreuve des bombes avaient été creusés dans les flancs de la colline. Deux rangs de casemates superposées contenaient des canons de 32 et de 64. Les militaires rebelles ne doutaient pas de la capacité de ces défenses à repousser une attaque de canonnières. Nous creusâmes aussi une belle route militaire de 9 m de largeur qui grimpait jusqu'au sommet de la falaise. Avant que tout cela fût achevé, nous reçûmes l'ordre de partir. Le fleuve avait été barré un peu en aval de Fort Pillow par des moyens peu efficaces. On avait placé des bateaux plats, ancrés à 100 m les uns des autres et reliés par de lourdes chaînes. Nous pensions que cela suffirait pour empêcher les canonnières ennemies de s'emboîser devant le fort. Tout cela paraissait fort bien imaginé, mais un jour de grande crue, les bateaux soulevèrent leurs ancres, rompirent les chaînes et descendirent le courant jusqu'à un autre barrage à quelques kilomètres en aval de notre fortification.

Ici encore, l'esprit frondeur des hommes de notre régiment se manifesta plus violemment qu'à Fort Wright. Leur solde n'ayant pas été payée depuis quatre mois environ, les soldats décidèrent de manifester leur colère. Un matin, alors que ma compagnie était sortie pour l'exercice, les hommes déposèrent leurs armes en faisceaux et refusèrent d'obéir. Je m'avançai pour faire l'appel et personne ne répondit. Je rapportai donc leur résistance au capitaine. Il m'ordonna de prendre le commandement d'un détachement et de les mettre aux arrêts. La question était de savoir où prendre ce détachement, puisque tout le monde refusait d'obéir. Le capitaine informa alors colonel Walker que sa compagnie était en état de rébellion. Celui-ci monta immédiatement à cheval, arriva au galop sur les lieux et ordonna aux hommes de reprendre les armes et de partir pour l'exercice. Pas un ne bougea. Quelques-uns, sans doute, auraient obtempéré s'ils n'avaient pas craint leurs camarades. Le colonel s'emporta, jura, et menaça de faire fusiller la compagnie si elle ne s'exécutait pas sur-le-champ. Voyant que personne ne bougeait, il se calma et demanda aux hommes pourquoi ils refusaient le service. Alors, quelques-uns répondirent qu'ils voulaient de l'argent. Le colonel, prenant un ton ironique, leur demanda de nouveau si c'était à cause de leurs misérables 11 \$ par mois qu'ils s'étaient mis en campagne et il éreinta leur manque de patriotisme. Là-dessus, un soldat ne craignit pas de faire observer qu'il était très facile aux officiers d'être patriotes quand leur solde tombait chaque mois. Le colonel rougit de colère et hurla de faire avancer le reste du régiment pour mâter la mutinerie ; or, les autres compagnies refusaient également de prendre les armes. Walker plaça alors tous les sous-officiers aux arrêts pour n'avoir pas été capables de prévenir ce désordre. Comme à ce moment-là, il n'y avait pas d'autre régiment à Fort Pillow, les choses en restèrent là. Deux jours après, la solde arriva et tout rentra dans l'ordre. Le général Pillow fit passer le colonel Walker devant un conseil de guerre pour avoir permis à son régiment de ne faire aucun service pendant deux jours, mais il fut acquitté.

Le général Pillow, dont le fort portait le nom, est un homme dans la cinquantaine ; il est petit, mais fortement bâti. Il tient à être aimé de la troupe et s'applique à lui concéder tout ce qui peut se concilier avec la rigueur militaire. Il n'en fait pas moins observer strictement la discipline et il a plusieurs fois fait exécuter des hommes qui avaient déserté ou avaient refusé d'obéir à leurs supérieurs. Au milieu d'août, la division Pillow, dont mon régiment faisait partie, reçut l'ordre de gagner Columbus. Cette ville se dresse sur la rive gauche du Mississipi, à 70 kilomètres en amont du Fort Pillow et à 10 kilomètres en aval de Cairo. De l'autre côté du fleuve, se trouve le hameau de Belmont. Ici la vie pénible de Fort Wright recommença : tous les jours un travail fatigant et des heures d'exercices encore plus exténuants. Pendant quelque temps, on nous força à bosser 12 heures sur 36. Ainsi, sur trois nuits, l'une se passait au travail. Les généraux Polk, Pillow, Cheatham et Mac Gown y assistaient jour et nuit, stimulant les hommes avec des paroles d'encouragement. Un jour, le général Pillow descendit de cheval et œuvra lui-même sur les remparts afin de calmer les murmures de mécontentement.

Les ouvrages élevés autour de la ville de Columbus devenaient formidables ; les généraux confédérés la surnommèrent le Gibraltar du Mississipi car ils la pensaient imprenable. Elle est construite sur une plaine située à quelques pieds au-dessus du niveau des eaux. Une rangée de collines parallèles au fleuve s'élève derrière la ville. C'est sur ces collines que le plus grand nombre des batteries furent plantées; elles étaient reliées entre elles par une longue ligne d'épaulements pour les tirailleurs. Les pièces de plus gros calibre avaient été placées à bord du cuirassé *Mississipi*. Une batterie de sacs de sable pour 6 pièces était établie à l'extrémité en amont de la ville, en face du quartier général de Pillow. Ces pièces étaient de 32 et de 64, et venaient de La Nouvelle-Orléans. A 1.500 m environ au nord de la ville, les falaises s'élèvent à pic au bord de l'eau et, à un certain endroit, un large éboulement forme une espèce de cap qui s'avance fortement dans le cours du fleuve.

Les Confédérés élargirent ce cap et y placèrent une batterie de 10 à 12 grosses pièces pour dominer le fleuve en direction de Cairo. Sur le haut de la falaise, un énorme canon rayé Whitworth siégeait en barbette. Il tirait un boulet rond de 128 livres. Tous ces ouvrages furent élevés par d'habiles officiers du génie, sous la direction du capitaine E.D. Pickett qui devint l'adjutant général du major général Hardee. Les Rebelles obstruèrent aussi le fleuve et leur corps du génie y déposa plusieurs mines dans le plus grand secret. Les autres corps ignoraient le nombre et les emplacements de ces engins de destruction.

Le 7 novembre au matin, après deux mois de la vie monotone de garnison, il survint un événement fortement désagréable pour moi. Je n'avais jamais assisté à une bataille et je ne désirais pas me battre contre mes compatriotes, peut-être même contre des parents, car je n'avais aucun doute que l'armée devant nous en comptait. Elle avait été, en effet, levée dans un pays où j'avais beaucoup de parents fidèles au vieux drapeau, qui ne manqueraient pas d'offrir leur vie pour le défendre. Mais l'alarme nous surprit inopinément et je n'eus pas le temps de trouver une excuse pour ne pas participer au combat.

Ce jour-là à 7 heures, un peu plus de 7.000 hommes sous les ordres du général McClernand attaquèrent les régiments Tappen de l'Arkansas et Russell du Tennessee, ainsi qu'un escadron de cavalerie du Mississippi, en tout 1.500 hommes, stationnés à Belmont, sur la rive opposée du fleuve. Nous ne nous doutions de rien. De prime abord, nous pensions qu'il s'agissait d'une simple escarmouche d'avant-postes de cavalerie. Mais bientôt notre brigadier, Frank Cheatham, arriva au galop dans notre camp, tête nue et sans autre vêtement que sa chemise et son pantalon. Il nous cria qu'il fallait marcher au feu, que l'ennemi massacrait les malades de l'autre côté du fleuve. Ce bruit se répandit aussitôt et bientôt la rumeur raconta que les Yankees tuaient à coups de baïonnette les malades du régiment Russel. Ce régiment était composé en grande partie d'Irlandais comme le nôtre. La rage de nos hommes ne connut alors plus de limites. Ils s'écrièrent qu'ils traverseraient le fleuve à la nage s'il le fallait et, qu'en tout cas, ils ne feraient pas de quartier. Je fis l'appel de ma compagnie comme c'était mon devoir. Sur ses 103 hommes, 79 étaient présents. Il y avait alors beaucoup de malades dans l'armée. Quatre hommes sortirent spontanément de l'hôpital pour participer au combat. Ensuite, on en relâcha encore 14 qui étaient consignés et la compagnie se retrouva à peu près au complet. Deux bateaux à vapeur chauffèrent leurs machines et, à 9 heures, le général Pillow avait passé le fleuve avec sa brigade de 3.500 hommes et se portait au feu.

A ce moment, les forces fédérales avaient chassé les Confédérés de leur camp et les menaçaient d'une destruction complète. L'arrivée de Pillow changea la tournure des choses. A 10 heures, la brigade Cheatham, dont mon régiment faisait partie, forte de 2.500 hommes, entra en lice. Une heure plus tard, les deux armées étaient aux prises sur toute la ligne. En même temps, les fortifications de Columbus et les canonnières fédérales, parvenues à moins de deux kilomètres, échangeaient des boulets mais sans beaucoup de résultats de part et d'autre. La négligence des officiers de notre brigade faillit nous faire perdre l'engagement. Nous n'avions reçu que 10 cartouches par homme et elles furent brûlées en un clin d'œil. Il fallut nous retirer derrière la berge du fleuve jusqu'à ce qu'on nous ravitailla. Je vis, dans cette occasion, combien l'homme est disposé à plaisanter dans les circonstances les plus solennelles de la vie, alors que le plus endurci, s'il y réfléchissait, sentirait qu'un sort fatal attend quelques-uns de ceux qui l'entourent. Un capitaine de notre régiment, J.L. Saffarrens, pressé de se mettre en sûreté, se jeta en courant dans la rivière. Un soldat lui cria : « *Capitaine, où allez-vous de ce pas ? Etes-vous en route pour Memphis ? Si vous y allez, dites à ma vieille que, la dernière fois que vous m'avez vu, je me battais, tandis que tous, vous décampiez !* ». Le vaillant capitaine reçut une balle en pleine figure pendant qu'il se débattait dans la boue.

Un autre incident excita l'hilarité générale de notre compagnie, précisément au moment

où les balles tombaient sur nous comme de la grêle. Nous avions dans nos rangs un drôle de petit Irlandais, très maladroit, qui savait à peine distinguer un des bouts de son fusil de l'autre. Nous l'avions surnommé « Farceur de Dublin » et, par abréviation, on l'appelait Dublin tout court. Soit hâte, soit ignorance, il fit ce qui arrive à des soldats plus éprouvés dans la chaleur du combat : il introduisit une cartouche dans son fusil sans la déchirer. L'arme, naturellement, ne fit pas feu. Il recommença tous les temps de la charge, glissa une seconde cartouche dans son fusil et pressa la détente sans plus de résultat. Il s'y reprit ainsi pendant plusieurs minutes avant de comprendre ce qui se passait. Il s'assit par terre, piqua la première cartouche en enfonçant son aiguillette dans la cheminée et y introduisit aussi quelques grains de poudre. Cette fois-ci le coup partit, mais Dublin fut renversé par le recul de l'arme. Se relevant sous les éclats de rire de ses camarades, il s'écria : « *Diable, il n'y a pas de quoi rire ; voilà qu'il faut que je recommence, il y a encore sept cartouches là-dedans* ».

Après avoir reçu des munitions, notre brigade longea le fleuve et exécuta un mouvement de flanc contre l'aile gauche de McClernand, pendant que Pillow l'occupait en son centre. Nous fûmes bien près d'envelopper l'ennemi. Le combat se prolongea pendant cinq heures avec des fluctuations diverses. Dans l'ensemble, les Rebelles gagnaient du terrain. Enfin, notre régiment chargea et nous capturâmes une partie du 7^e Iowa. Une charge à la baïonnette est quelque chose de grand et de terrible. Je vis nos 800 hommes se masser et se préparer pour la charge. Au commandement, tous se précipitèrent en avant, au pas de course, hurlant comme des démons. Puis vint le choc, les hurlements se transforment en cris de malédictions et se mêlent aux plaintes et aux gémissements des blessés. Les baïonnettes se frayaient un chemin dans le sang et la mort. C'est un jeu terrible : la force et l'adresse sont aux prises et, le plus souvent, c'est l'adresse qui l'emporte.

Les soldats d'Iowa furent vaincus : 400 d'entre eux déposèrent les armes et nous les expédiâmes derrière nos lignes. Plus tard, notre armée les transféra à Memphis. Le bruit s'était répandu que le régiment de l'Iowa avait massacré des malades le matin même et l'on prétendit que, par représailles, plusieurs de nos hommes tuèrent des prisonniers qui s'étaient rendus. Je n'ai rien vu de pareil, quoiqu'il soit possible que cela se soit produit isolément. Si c'est le cas, ceux qui ont répandu le premier bruit sont responsables de ces actes de barbarie.

Les Fédéraux se battirent bien, autant que j'aie pu en juger. Néanmoins, vers 14 heures, ils commencèrent à plier. Leur retraite se transforma vite en déroute. Ils regagnèrent en désordre leur flottille, qui était à 1.500 m de là, suivis de près par les Confédérés. Ceux-ci reprirent plusieurs canons que l'ennemi leur avait enlevés pendant la matinée et firent un terrible ravage parmi les fuyards, notamment au moment où ils franchissaient les ponts volants jetés sur la rive, par leurs bateaux. La défaite des soldats de l'Union ne s'explique que si l'on admet que les Rebelles se sont mieux battus qu'eux. Les forces étaient à peu près égales et le terrain n'offrait aucun avantage, ni d'un côté ni de l'autre. Polk, qui commandait l'armée rebelle, n'arriva sur le champ de bataille qu'à la fin du combat. Il n'a droit à aucune part dans les honneurs de la journée. Ce sont les généraux Pillow, Cheatham et Mac Gown qui conduisirent en réalité la bataille. Nous eûmes environ 700 blessés ; on les emporta pendant le combat et on les dirigea le lendemain sur Memphis. Il était 19 heures lorsque nous repassâmes le fleuve et regagnâmes notre camp. Notre compagnie perdit 33 hommes en tués et blessés; le régiment entier, 115.

Le lendemain, les généraux rebelles envoyèrent de la troupe pour enterrer les morts. Trois cents Confédérés gisaient sans vie sur le champ de bataille. Nous creusâmes des tranchées de 1,80 m de profondeur et de 1,20 m de largeur ; les cadavres y furent couchés en ligne deux par deux. Ceux d'une même compagnie étaient placés ensemble ; l'aumônier prononçait quelques prières devant les fosses et la cérémonie se terminait par des salves de

mousqueterie. Nous avons enseveli de la même manière les morts des Fédéraux mais sans service religieux ni salves d'honneur. Quand les chants funèbres furent terminés et les salves tirées, plus d'un homme aux dehors rudes, au cœur endurci par une vie de privations ou de crimes, se laissa aller à verser des larmes comme un enfant. Il s'établit toujours entre soldats des liens fraternels qui ne se brisent pas sans déchirements. Un des plus mauvais sujets de la compagnie s'excusait devant un camarade de s'être laissé aller à cette faiblesse : « *Tim* », lui disait-il, « *il y a vingt ans que je n'avais pas pleuré, mais c'étaient de bons garçons et des 'pays' !* ».

Le surlendemain de la bataille, quand on fit l'appel et qu'ils ne répondirent pas, leurs visages défigurés, tels que nous les vîmes pour la dernière fois dans la tranchée, nous revînmes à l'esprit et nos cœurs battirent plus fort que d'habitude. Lorsque nous nous asseyions pour prendre un repas et qu'un compagnon de table manquait, plus d'un se disait : « *Sera-ce mon tour la prochaine fois ?* ». On oubliait les défauts du camarade disparu, on exaltait ses bonnes qualités, et tous disaient : « *Paix à ses cendres !* ». Si, comme moi, quelqu'un est obligé de se battre contre des amis, il a bien des moyens de l'éviter. Une cartouche sans balle glissée dans le fusil, une capsule qu'on ne place pas sur l'arme ou le seul fait de viser trop haut, voilà des procédés bien simples pour n'avoir pas à se reprocher la mort d'un ami. En revanche, il arrive souvent que, dans le feu de l'action, un officier qui s'est fait détester tombe sous la balle d'un de ses hommes.

Deux jours après la bataille, un accident accentua notre tristesse. Une foule s'était rassemblée autour d'un Whitworth, un canon monstrueux qui était resté chargé depuis le combat et qu'on allait décharger. Cette pièce avait été baptisée *Lady Polk*, en honneur de l'épouse de l'évêque devenu soldat et général. Il était là, prenant intérêt à l'opération. Le canonnier chef de pièce disait bien à la foule qu'il y avait du danger, mais on ne se pressait pas moins autour de l'affût. Le général regardait ; pourquoi les soldats se seraient-ils écartés comme s'ils avaient peur ? J'étais à 9 m de la plate-forme et, au moment où je vis le canonnier reculer en tenant l'extrémité de la longue courroie de tirage, je reculai aussi. Au même instant, retentit une épouvantable détonation et un épais nuage de fumée nous enveloppa. Quand il se dissipa, un affreux spectacle nous glaça. Le canon avait éclaté ainsi que le projectile à percussion qu'il contenait. Neuf hommes avaient été littéralement coupés en morceaux, leurs membres gisaient épars autour de nous. Deux autres moururent plus tard des blessures subies lors de l'explosion. Le général Polk l'échappa belle ; l'explosion lui arracha son manteau des épaules et le déchira en deux, comme si on l'avait coupé avec un sabre.

CHAPITRE III – SERVICE DANS LES ARSENAUX

Le 18 novembre, je reçus un brevet temporaire de sous-lieutenant, afin qu'on puisse me confier un chargement de munitions destinées à Camp Beauregard, près de Feliciana, à environ 35 kilomètres de Columbus. Ce camp était occupé par une brigade de 4.000 hommes, sous le commandement du brigadier général John S. Bowen. Ces troupes étaient massées en cet endroit pour empêcher les forces fédérales de tourner Columbus. Je venais de passer six mois dans l'infanterie, je commençais à être fatigué de cette vie et je demandai donc d'être transféré dans le service des arsenaux. On me l'accorda, à condition de me contenter du grade et de la solde de sergent d'artillerie. Ouvrir les yeux et les oreilles, me taire autant que possible, tout observer et ne jamais me compromettre, tel était le but de mes constantes préoccupations. Je savais que ma présence dans les arsenaux m'apprendrait beaucoup de choses qui pourraient m'être utiles dans un avenir plus ou moins éloigné, avenir toutefois très incertain car je n'entrevois aucune chance d'évasion.

Pendant six semaines que je servis dans les arsenaux, j'y appris bien des choses sur lesquelles il est bon que le Nord soit renseigné. Parlons d'abord de l'artillerie. Pendant les derniers temps de ses fonctions, John B. Floyd fit traîtreusement transporter de grandes quantités d'armes et d'équipements militaires dans les forts et les arsenaux du Sud². Ces livraisons fournirent aux Rebelles un matériel de base avec lequel ils purent entamer la fabrication de canons. J'appris aussi qu'une grande quantité de pièces datant de la guerre avec le Mexique avaient été entreposées dans le Sud, en particulier à Point Isabel. Les Rebelles ne tardèrent pas à les moderniser. Ils fondirent notamment de vieux canons en bronze mexicains et espagnols pour usiner des pièces de campagne. On prétend qu'elles sont les meilleures de l'armée rebelle, grâce à la quantité d'argent que contient leur alliage.

Une grande fonderie existait à La Nouvelle-Orléans au début de la rébellion. Elle était dirigée par des métallurgistes du Nord et de l'étranger. A Memphis, la compagnie Street & Hungerford fabriquait des pièces de 32 et de 64, ainsi que des canons en fer du type Parrot. A Nashville, dans le Tennessee, la compagnie Brennan & Co tournait et forait une grande quantité de canons pour l'artillerie légère. Peu avant l'évacuation de la ville, le gouvernement rebelle y avait installé une très belle machine pour rayer les bouches à feu. On prétend que les Rebelles avaient envoyé un espion à la fonderie de Fort Pitt, dans le Nord, pour voler ses secrets de fabrication. Cette précieuse machine, qui coûta fort cher, fut plus tard transportée à Atlanta, en Géorgie. Tout le monde sait que l'usine Tredegar, à Richmond, en Virginie, n'est autre chose qu'une manufacture considérable de canons de fort calibre.

Durant ma convalescence à Nashville, il me prit la curiosité d'aller voir ce qui se passait dans les caves de son capitole, transformées en armureries. A Bowling Green, j'ai vu des milliers de carabines et de fusils de chasse qu'on y avait rassemblés pour les transformer. Les ateliers techniques de la ligne ferroviaire « Louisville-Nashville » avaient été mis à la disposition des armuriers. Lorsque l'armée rebelle évacua la ville, elle détruisit toutes les armes qu'elle ne pouvait pas emporter. On sait aussi que presque chaque Sudiste, quelle que soit sa position sociale, possède un revolver Colt et que presque toutes ces armes sont du calibre en usage dans l'armée et la marine. Les autorités confédérées s'empressèrent d'acheter, de 30 à 60 \$ la pièce, tous les revolvers mis en vente pour en équiper la cavalerie.

Où le Sud se procure-t-il ses munitions ? Chaque importation d'armes comprenait non seulement des fusils, mais aussi mille cartouches par fusil. Durant mon affectation dans les arsenaux, j'ai souvent identifié des boîtes de cartouches Enfield provenant de Londres. D'après les officiers confédérés, les munitions anglaises étaient réputées les meilleures. Néanmoins, le Sud en fabriqua beaucoup lui-même.

Le 17 décembre, je quittais Camp Beauregard avec un chariot de munitions, assigné à un convoi de 35 wagons, dans lesquels se trouvait tout le 27^e Tennessee. Ce régiment, sous les ordres du colonel Kit Williams, devait être transporté à Bowling Green où l'on s'attendait à livrer bataille. Dès que j'eus délivré mon chariot, je changeai mon uniforme de sortie pour une tenue d'exercice et je me rendis auprès du mécanicien de la locomotive, décidé à me faire enseigner comment on manœuvrait cet engin. Ce que j'appris là faillit me coûter la vie. Le matin, le chemin de fer nous avait menés de Feliciana à Union City, à neuf kilomètres de là, où nous grimpâmes dans un autre train qui nous débarqua Humboldt à 17 heures. Pendant ce trajet, le mécano m'avait permis à manœuvrer la locomotive tant qu'il ne se présentait rien d'extraordinaire. J'étais arrivé à déterminer la pression de vapeur requise pour mettre le train en mouvement et à connaître le fonctionnement des différentes parties

² John B. Floyd était secrétaire à la Guerre sous le président Buchanan. En prévision du conflit qui s'annonçait imminent, il profita de ses fonctions pour ordonner le transfert de grandes quantités d'armes dans le Sud après l'élection de Lincoln. Après la sécession de son Etat, la Virginie, il entra dans l'armée rebelle avec le rang de brigadier général.

de la machine, ainsi que la manière de s'en servir.

A Humboldt, un train devait nous conduire à Bowling Green. Charles Little, le mécanicien, refusa de conduire le convoi plus loin, parce que la nuit venait de tomber et, ne connaissant pas la voie, il la croyait en mauvais état. De plus, la lanterne de sa locomotive étant hors d'usage, il jugea imprudent de marcher sans lumière en tête. Le colonel Williams se mit en colère ; il soupçonnait le mécanicien d'avoir des opinions unionistes et de vouloir intentionnellement retarder le convoi. Little était natif du Nord. Il l'insulta et lui dit qu'il le forcerait à rester à son poste sous une surveillance armée. Ayant désigné quelques soldats pour monter sur la locomotive, le colonel leur intima l'ordre de tuer le maudit Yankee s'il advenait le moindre accident. Il eut l'air de céder à la menace et de se préparer à partir. Puis, tout à coup, comme s'il avait oublié quelque chose, il sauta de la locomotive en s'écriant : « *Ah ! Il me manque de l'huile !* » et se dirigea vers le dépôt des machines. Il avait déjà fait une trentaine de pas, lorsque le chef des gardes, songeant soudainement à sa consigne, courut après lui en lui hurlant de s'arrêter. Au lieu d'entrer dans le magasin, Little, en fit le tour et disparut dans les bois où il était impossible de le suivre dans l'obscurité. Conscients de leur bévue, les gardes s'en rejetèrent mutuellement la responsabilité et il en résulta un attroupement fort bruyant. Les chauffeurs de la locomotive en profitèrent pour s'évader aussi et le convoi se retrouva sans personnel. Pendant ce temps, j'étais resté sur la locomotive, riant de cette bagarre mais n'y prenant aucune part. Le colonel Williams accourut, se tourna vers moi et me dit :

« *Et vous, ne savez-vous pas conduire la locomotive ?* »

« *Non* », répondis-je.

« *Alors, que faisiez-vous là-dessus ? Je vous y ai vu toute la journée* ».

« *J'y étais uniquement par curiosité* ».

« *Ne sauriez-vous pas la faire démarrer et l'arrêter ?* ».

« *Sans doute, c'est bien facile ! Mais s'il se produisait la moindre anomalie dans la machine, je ne saurais pas me tirer d'affaire* ».

« *Oh ! Peu importe* », reprit le colonel ; « *il faut que je sois à Bowling Green demain matin, et vous allez nous y mener* ».

Je le regardai en face et je lui dis : « *Colonel Williams, si vous m'y forcez, c'est bien ! Mais je ne me rends pas responsable de la vie des mille hommes qui sont dans le train. Je ne veux pas non plus être à la merci de gardes qui ne savent pas ce que c'est qu'une machine à vapeur et qui, me croyant en faute, pourraient me tuer précisément au moment où j'accomplis mon devoir. Trouvez-moi un chauffeur parmi vos hommes, renvoyez ces gardes, montez vous-même sur la locomotive et je ferai pour le mieux* ».

Le colonel fit ce que je demandais et me voilà commençant mon service de mécanicien avec un régiment de Rebelles à la merci des bévues de mon apprentissage. La locomotive se conduisait fort bien ; elle obéissait à toutes mes injonctions comme si elle légitimait ma présence. Je commençais à prendre de l'assurance. Cependant, je ne pouvais réprimer une certaine émotion en pensant que je conduisais tout seul un convoi de 25 wagons sur une voie que je n'avais jamais parcourue, sans lumière en tête et par une nuit tellement noire, qu'on ne distinguait rien à une toise devant soi. Je m'effrayais surtout de ce que la vie de ce millier d'hommes reposait entre mes mains. Je marchais donc aussi lentement que possible, faisant cinq kilomètres à l'heure sans jamais quitter la soupape de la main et fixant toujours mes regards sur la voie devant moi. Le colonel devint confiant, familier même et il se mit à causer, quoique je fusse occupé par tout autre chose que sa conversation. Nous avions parcouru environ quinze kilomètres et tout allait parfaitement bien lorsque l'idée lui vint de se rendre dans le wagon des officiers, à la queue du train, en passant sur l'impériale des autres wagons. Il commença cette promenade périlleuse précisément au moment où nous allions franchir un ravin de 15 m de profondeur, au-dessus duquel un pont de chevalets

supportait la voie. Au-delà du pont, la voie commençait à monter. En même temps, elle entra dans une tranchée profonde, et je m'aperçus tout à coup qu'en cet endroit, elle était obstruée. Quel était l'objet que je voyais devant moi ? A quelle distance était-il ? C'était impossible à juger. La pensée est prompte dans ces moments-là. Je songeai d'abord à faire marche arrière, or le train était si long, que les wagons, contrariés dans leur mouvement, auraient pu dérailler en se serrant les uns contre les autres. De surcroît, un déraillement au-dessus du ravin aurait été terrible. Ma propre sûreté me préoccupait aussi, mais il ne m'eût servi à rien de sauter à terre ; les talus de la tranchée étaient si raides que je n'aurais pas eu le temps de les escalader avant d'être écrasé par les débris que la collision projetterait dans tous les sens. J'agitai tout cela dans mon esprit et je pris ma décision en moins d'une seconde. Je sifflai pour donner le signal de mettre le frein, lâchai la vapeur et attendis le choc. L'obstacle en question n'était qu'un convoi arrêté sur la voie, Bien que la vitesse du nôtre eût été considérablement ralentie pendant ces 50 dernières toises, je me doutais que nous allions lui faucher quelques-uns de ses wagons.

Le premier que nous heurtâmes était chargé de foin et d'avoine. Ma locomotive le fendit littéralement en deux et le chargement se répandit sur la voie. Le second contenait des chevaux. Il fut également brisé et les chevaux tombèrent les uns sur les autres des deux côtés. Le troisième, chargé de tentes et de matériel de campement, offrit plus de résistance. La locomotive ne fit que l'ébranler et s'arrêta. Dès que le train s'immobilisa, je compris que le moment critique était arrivé pour moi. Si le colonel Williams n'était pas tombé du haut des wagons dans le ravin, il ne tarderait pas à arriver pour exécuter la menace qu'il avait proférée s'il survenait un accident. Je sautai donc au sol et me glissai le long des rails jusque vers la cheminée, de façon à n'être pas aperçu de ceux qui arriveraient vers la locomotive et de pouvoir cependant surveiller leurs mouvements, qu'éclairerait la lanterne du chauffeur.

J'avais eu occasion de faire connaissance avec le caractère violent et intraitable du colonel ; aussi, comme je m'y détendais, il arriva en jurant et en trépignant, sautant d'un wagon à l'autre jusqu'à ce qu'il aboutisse sur le tender. Sortant un pistolet de sa poche, il hurla : « *Où est-il, que je le tue, ce damné de mécanicien ? Il nous a fait là une jolie besogne* ». Je saisis à mon tour mon revolver et, me plaçant de façon à avoir le colonel sous la lumière de la lanterne sans que lui-même puisse voir distinctement où j'étais, je le mis en joue et lui dis d'une voix ferme : « *Colonel Williams, si vous dirigez votre pistolet contre moi, vous êtes mort ! Ne bougez pas et écoutez-moi. J'ai fait ce que tout autre aurait fait à ma place. J'ai arrêté le train dès que j'ai pu. Je vous le prouverai si vous êtes raisonnable, mais ne faites pas mine de tirer ou c'en est fait de vous !* »

« *Ne tirez pas ! Ne tirez pas !* » s'écria-t-il.

« *Et bien* », répliquai-je, « *cachez-moi ce pistolet, et j'en ferai autant* ».

Il obtempéra et s'avança vers moi. Je lui expliquai alors qu'il m'avait été impossible de deviner que la voie était obstruée puisque je n'avais pas de lumière en tête et que l'autre train avait négligé son obligation d'en placer une en queue. Je conseillai donc à l'irritable colonel d'aller décharger sa colère sur le conducteur du train qui nous précédait pour s'être arrêté là sans se couvrir, en envoyant un homme en arrière avec des signaux, et sans avoir même montré une lumière rouge. Il se rendit à mes arguments. Je lui appris alors que j'étais sous-officier affecté aux arsenaux, que j'étais chargé de convoier des munitions à Bowling Green et que, dès mon arrivée, je le citerais devant un conseil de guerre s'il ne me faisait pas des excuses. Mes paroles le calmèrent sur-le-champ : il s'excusa pour son emportement, me tendit la main et nous fûmes désormais bons amis.

Le désastre causé par le choc des deux convois était minime si on imagine ce qui aurait eu lieu si nous avions roulé à toute vapeur. Le train de devant contenait un régiment qui ronflait au moment de l'accident, tandis que les employés réparaient la roue endommagée

d'un wagon. Ces derniers venaient de soulever le wagon avec des crics et ils avaient rassemblé tous les falots, y compris celui de la queue du train, pour éclairer leur travail. Lorsque notre train heurta l'autre, il le poussa en avant sur environ neuf mètres, ce qui ne contribua pas à améliorer l'état du wagon endommagé. Nos hommes dormaient aussi ; le choc les réveilla en sursaut et quelques-uns subirent de légères contusions. Le colonel, qui était justement au milieu de sa promenade sur le haut des wagons, avait été renversé, mais avait eu la chance de ne pas dégringoler et n'avait pas grand mal. Ce fut pour moi une véritable joie d'apprendre qu'il n'y avait pas de vie perdue, excepté celle de trois chevaux.

Alors, il fallut songer à débarrasser la voie. Nous y consacrámes le reste de la nuit et ce ne fut pas sans fatigue. Il nous fallut emporter les débris des trois wagons brisés, morceau par morceau, jusqu'à l'extrémité de la tranchée pour les jeter dans le ravin. Quant aux chevaux, nous les évacuâmes de l'autre côté des talus, à l'aide de cordes. On mobilisa autant de monde que l'espace le permettait, pour réparer le wagon endommagé, mais la remise en état du train nous prit au moins six heures. Comme le jour paraissait, il se mit en mouvement. Quelques minutes après, je remontais sur ma locomotive et faisais également démarrer notre convoi qui arriva à Paris à 7 heures, le 18 décembre 1861. C'est ici que se termina ma carrière de mécanicien, dans le pays de la rébellion. A Paris, en effet, nous trouvâmes un homme du métier à qui je fus très heureux de céder ma place.

Le 19 décembre, je trouvai à Bowling Green l'armée la plus considérable que j'aie vue jusqu'ici. Il y avait là 65.000 hommes au moins, sous le commandement du général Albert S. Johnston qui, lui-même, avait sous ses ordres les généraux Buckner, Hardee, Hindman et Breckinridge. Floyd les rejoindra quelques jours plus tard avec 7.000 hommes. D'autres troupes les renforcèrent entre-temps car, à partir du 25 décembre, le commissariat aux Subsistances délivra 96.000 rations par jour puis 120.000 à partir du 1^{er} janvier. Ce chiffre ne correspond pas à celui des combattants car beaucoup de gens étaient attachés à l'armée à divers titres. En décembre, une épidémie de pneumonie et de rougeole se déclara dans le pays. Vers la mi-janvier, un cinquième de l'armée aurait été hospitalisée. Les médecins prétendaient que ces maladies résultaient des pluies continuelles qui tombaient alors, de la douceur du temps et du travail incessant auquel les soldats étaient astreints, jour et nuit, sur les retranchements. Jusque-là, j'avais joui d'une parfaite santé, mais la pneumonie me prit aussi et très intensément. Pendant une semaine, je subis un traitement « radical » qui aggrava encore mon état, puis on me mit dans un wagon de marchandises qui me transféra dans un hôpital de Nashville. Ce voyage s'avéra le plus lugubre de ma vie. Il faisait nuit, j'étais seul, je souffrais comme un damné. C'est ainsi que je fêtai Noël.

Cependant, ce séjour à Nashville se révéla un des plus agréables que j'eusse passé en pays rebelle. Je fus soigné avec beaucoup de sollicitude par les docteurs Stout et Gambling. Les dames de Nashville se comportaient comme des mères dans les soins qu'elles prodiguaient aux infortunés. Quoique certaines de celles-ci fussent de rabiques sécessionnistes, j'étais convaincu que la plupart d'entre elles (pas toutes cependant) se seraient montrées tout aussi compatissantes pour des soldats ennemis blessés ou malades. Je sais que ma mère aurait été une bonne Samaritaine si elle avait trouvé un Rebelle en proie à la souffrance. Dès lors, pourquoi les femmes du Sud auraient-elles adopté une attitude différente envers les blessés unionistes? Au bout de quinze jours, j'entrais en convalescence. Cependant, désireux de voir tout ce qu'il y avait de curieux à Nashville : son capitol, ses ponts, ses fonderies, ses fabriques de machines et autres, je me fatiguai à trop courir les rues et je ne me rétablis que lentement. J'en profitai pour visiter un vieil ami de mon père, qui se dévoua pour alléger ma convalescence.

CHAPITRE IV – SERVICE DANS LA CAVALERIE

Pendant que je guérissais de ma pneumonie, à Nashville, j'éprouvai l'envie de me faire transférer dans la cavalerie où je pensais trouver un nouveau champ d'observations ainsi qu'une vie plus active et plus excitante. Le capitaine F. recrutait alors une compagnie dans les environs de la ville et, comme je l'avais accompagné dans ses déplacements dans le pays pour trouver des recrues, j'obtins de lui ce que je désirais. Le 4 février 1862, il m'enrôla dans sa compagnie avec le grade de maréchal des logis chef.³ Il y eut bientôt une vacance parmi les officiers et je fus promu lieutenant. Notre compagnie devait être incorporée dans l'escadron du major Howard, un ancien officier de l'Armée des Etats-Unis. Lorsque mon capitaine entra dans l'état-major du général Hardee, je devins lieutenant et le restai pendant l'entièreté de mon service dans la cavalerie. Peu après on changea l'affectation de ma compagnie et on la plaça sous le capitaine John H. Morgan. A cette époque, Morgan faisait toujours partie des troupes régulières et n'avait pas encore pris le métier de chef des partisans ou, pour mieux dire, de voleur de grands chemins.

En temps de paix, Morgan passait pour un citoyen généreux, affable et gai, grand amateur de chevaux de course comme beaucoup de jeunes gens du Kentucky. Il se lança dans la guerre de la rébellion *con amore* et il la poursuit comme un homme qui y trouve du plaisir. Il a environ 35 ans ; sa taille est de 1,83 m, il est fortement bâti et plein de souplesse. C'est un homme dont aucune faiblesse n'arrête les plans. Ses traits sont délicats, ses cheveux cendrés. Il porte ordinairement une moustache et une barbiche. Ses yeux, d'un bleu grisâtre, sont perçants lorsqu'il vous regarde en face, mais d'ordinaire ils prennent une apparence somnolente. Cela ne l'empêche pas d'observer tout le monde et tout ce qui se passe autour de lui. C'est un cavalier admirable et un excellent tireur. A la tête d'un escadron de cavalerie, il n'avait pas son pareil dans toute l'armée du Sud. Il en impose terriblement à ceux qu'il commande. Ses hommes admirent sa générosité, ils aiment ses allures viriles, l'aisance avec laquelle il partage leurs fatigues et leurs privations, mais ils redoutent en même temps sa sévérité toutes les fois qu'ils s'écartent des ordres donnés. Ils racontent de lui le trait suivant.

Un jour, au commencement d'un combat, il ordonna à l'un de ses cavaliers d'effectuer une mission passablement périlleuse. L'homme ne bougea pas. Morgan lui demanda vivement :

« *M'avez-vous compris ?* ».

« *Oui, mon capitaine, mais c'est impossible* ».

« *Et bien ! bonsoir* », dit Morgan et, au même instant, le cavalier tombait de cheval, percé au cœur d'une balle de pistolet. Se tournant aussitôt vers ses soldats, Morgan leur dit : « *Voilà ce qui arrivera à tout homme qui ne m'obéit pas en face de l'ennemi !* ». Dès lors, aucun de ces cavaliers n'hésita un seul instant lorsqu'il leur commanda quelque chose.

Morgan est aussi plein de générosité envers l'ennemi. Voici ce que m'a raconté un dragon fédéral. Un jour, ce dragon, ne pouvant plus maîtriser son cheval qui avait été blessé et que la douleur aiguillonnait fut emporté au milieu du corps de Morgan. « *Ne le tuez pas !* » cria Morgan à une douzaine de cavaliers qui levaient déjà leur pistolet ; « *laissez-lui la chance de vivre !* ». Les pistolets s'abaissèrent et le dragon retourna auprès des siens sans être molesté. Dans la lutte actuelle, on rencontre bien peu d'hommes sachant allier, comme Morgan, la décision à la prudence, la hardiesse au calcul, la fougue à une emprise complète sur lui-même. Ces qualités lui permettent de mener à bien tout ce qu'il entreprend. A moins qu'un hasard heureux pour les Fédéraux ne le fasse un jour tomber entre leurs mains, Morgan deviendra un des hommes les plus puissants et les plus redoutables dans l'armée

³ L'équivalent de sergent-chef dans l'infanterie.(NDLT)

rebelle.

Autant que j'ai pu m'en convaincre, la cavalerie confédérée est bien supérieure à celle de l'armée fédérale, du moins tant qu'on l'emploie pour le service auquel elle est plus particulièrement destinée. De plus, les gens du Sud sont de meilleurs cavaliers que ceux de l'armée fédérale où seules les recrues de l'Ouest possèdent toutes les qualités voulues pour le service de la cavalerie. Dans le Sud, tout homme monte à cheval dès son enfance ; il sait manier sa monture avec aisance et se tirer d'affaire dans un mauvais pas. Il faut encore tenir compte de deux faits qui procurent aux Rebelles d'immenses avantages sur leurs adversaires. D'abord, ils connaissent le terrain sur lequel ils se battent. Ensuite, ils sont puissamment aidés par l'habitant qui les informe de l'approche, de la force et des plans de l'ennemi. On voit même des Nègres, par crainte ou pour d'autres motifs, fournir des renseignements de toute espèce aux Rebelles.

Au début de mon service dans la cavalerie, nous fourrageâmes dans le pays pendant plusieurs semaines, en conservant toujours Nashville comme centre de ralliement. Il m'est arrivé quelques fois d'assurer un service d'estafette. Un jour, je fus envoyé à cheval de Nashville à Shelbyville et je parcourus en sept heures les 30 kilomètres qui séparent ces deux endroits. Une autre fois, mon cheval effectua sept kilomètres en un peu moins de cinquante minutes. C'était beaucoup plus qu'on n'aurait pu en demander à la plupart de nos chevaux. Lorsque je me présentai devant le général Breckinridge, pour le compte duquel je venais de faire cette course, il me dit simplement : « *C'est bien !* », d'où je conclus que cet homme avait l'habitude de s'attendre à ce qu'on le servit promptement.

Le samedi 15 février, le bruit se répandit que le général A.S. Johnston allait évacuer Bowling Green et, le lendemain matin, citoyens et soldats apprirent avec stupéfaction que Fort Donelson était tombé aux mains du général Grant. On aurait peine à se figurer la confusion qui régna dans Nashville quand cette nouvelle se répandit. C'était un dimanche matin ; les temples et les écoles du dimanche restèrent fermés ; partout se formaient des attroupements. Les gens se consultaient puis rentraient en toute hâte chez eux pour mettre de l'ordre dans leurs affaires. Les banquiers se réunissaient pour délibérer ; les employés du gouvernement confédéré couraient à droite et à gauche, préparant hâtivement l'évacuation de la ville. Bientôt ce fut une panique générale. Tout le numéraire partit pour Columbia et Chattanooga, les gens emportèrent leur argenterie et entassèrent leurs autres objets de valeur dans tout ce qui pouvait rouler. Les fiacres se faisaient payer jusqu'à 25 \$ l'heure et le salaire des hommes de peine monta à des prix fabuleux. Les autorités locales emmenèrent avec elles tout ce qui appartenait au gouvernement, aussi vite que leur permettaient leurs moyens de transport. Les Rebelles avaient accumulé à Nashville des tonnes d'approvisionnements en vivres et en munitions pour les forces qui occupaient Donelson et Bowling Green. Personne n'imaginait que ces deux points puissent tomber aux mains de l'ennemi ni qu'aucune mesure n'avait été prise pour une éventuelle retraite.

Déjà le dimanche, dans la journée, l'avant-garde de l'armée de Bowling Green entra dans la ville et, le mardi, on vit arriver les dernières troupes qui s'étaient échappées de Fort Donelson. Dès qu'apparurent ces forces encore imposantes, mais en pleine retraite, la panique du peuple augmenta encore. Tandis que les militaires entraient dans la ville d'un côté, les bourgeois en sortaient de l'autre. Le 20, tout ce qui pouvait partir était loin ; il n'y avait plus que des soldats dans les rues. Les blessés et les malades avaient été dirigés vers le Sud. Le gros des troupes rebelles campait du côté de la rivière où est située la ville. Deux magnifiques canonniers se trouvaient en construction. On cessa d'y travailler et ordre fut donné de se tenir prêt à les détruire au premier avis. Le même sort était réservé au pont du chemin de fer.

Croyant que le général A.S. Johnston se préparait à résister, les citoyens de la ville s'étaient mis à élever des retranchements à deux kilomètres de là, sur la rivière Cumberland,

afin d'empêcher l'approche des canonnières ennemies. Lorsqu'on apprit que la ville ne serait pas défendue, le mécontentement se ressentit dans la population. Cette décision, prise subitement, laissait peu de temps pour emporter les effets que contenaient encore les maisons. N'ayant pas le temps de mettre en sûreté les approvisionnements accumulés par le commissariat à la Subsistance, les autorités ouvrirent leurs magasins et les pauvres gens purent prendre ce qui y restait, c'est-à-dire une valeur de plusieurs milliers de dollars. Plus tard, quelques personnes ouvrirent des restaurants dans la ville et nourrirent les soldats de l'Union avec les approvisionnements qu'ils s'étaient ainsi procurés gratuitement dans les magasins sécessionnistes. Enfin, les canonnières en chantier et le pont du chemin de fer furent brûlés. Le pont suspendu fut également coupé, ce que l'on considéra comme un acte de vandalisme parfaitement inutile, la rupture de ce pont ne pouvant en aucune façon arrêter la marche des Fédéraux. Les gens maudissaient le général Floyd et le gouverneur Harris. Quant au général A.S. Johnston, il perdit sa réputation dans cette retraite.

Ma compagnie avait été détachée pour opérer en éclaireurs. Nous avions à patrouiller sur les routes au nord de la rivière, à surveiller les arrières de l'armée en retraite et à observer la progression des forces de Buell. La retraite de Bowling Green à Corinth, étalée sur près de 50 kilomètres, dura environ six semaines. Ce fut une des marches les plus pénibles qu'une armée ait jamais eu à accomplir en pays ami. Les troupes du général George B. Crittenden rejoignirent l'armée à Murfreesboro et portèrent ainsi son effectif à 60.000 hommes. La saison était aussi mauvaise qu'elle pouvait l'être sous cette latitude. Sur sept jours, nous en eûmes au moins quatre de pluie ou de neige. En temps ordinaire, les routes étaient déjà mauvaises ; le passage de l'immense quantité de chevaux et de charroi les rendit horribles.

L'armée comptait environ 100 régiments ; chaque régiment traînait avec lui, une moyenne de 24 chariots, ce qui en faisait un total de plus de 2.000. Qu'on se figure donc cette longue file de véhicules lourdement chargés, ces 55.000 fantassins et 5.000 cavaliers passant tous sur la même route boueuse ; puis cette masse d'hommes campant, la nuit, dans des bois humides ou au milieu des champs transformés en marécages, sans tentes, couchés dans des vêtements mouillés, se levant le matin, raidis par le froid et ne recevant qu'une nourriture insuffisante. On aura une faible idée de cette malheureuse retraite qui continua pendant six semaines sans qu'il fût possible de donner un seul jour de repos aux troupes harassées. L'armée éprouva de grandes pertes par le fait de la maladie et de la désertion. Quelques régiments, qui avaient quitté Bowling Green avec 6 ou 700 hommes, arrivèrent à Corinth avec la moitié seulement de cet effectif. Les villes que nous traversions se remplissaient de nos malades, et pourtant on en envoyait souvent directement dans les hôpitaux situés à quelque distance de la route.

Parmi les marches les plus pénibles qu'un corps d'armée ait jamais été appelé à faire, on cite celle de la division du général Breckinridge entre Fayetteville à Huntsville. Cette division partit à 10 heures et marcha sans s'arrêter jusqu'au lendemain matin à une heure, franchissant sur des chemins presque impraticables une distance de quinze kilomètres sous une pluie ininterrompue. Formant l'arrière-garde, ce corps avait été distancé d'une étape par le gros de l'armée de Johnston et il risquait donc d'en être coupé. C'est ce qui l'obligea à cet effort démesuré. Cette marche forcée coûta au général plusieurs centaines d'hommes. Un quart des soldats de la division s'effondra dans les rangs, incapables de suivre. Les flancs-gardes les ramassaient et les hissaient sur les ambulances et les chariots jusqu'à ce que tous fussent pleins. Alors, ceux qui ne pouvaient plus marcher furent abandonnés sur le bord de la route. Pendant plusieurs jours, certains se traînèrent en queue de colonne et d'autres tentèrent de rentrer chez eux en Tennessee ou en Kentucky. Cette retraite laissa derrière elle un pays plus ou moins ravagé en dépit des efforts des officiers qui essayaient d'empêcher les déprédations. Il fallait du bois pour se chauffer la nuit, et là où il n'y avait pas de forêts proches du bivouac, les palissades, les bancs et bien d'autres objets y

passaient. Il fallait se nourrir, et là où les moutons et les cochons abondaient à notre arrivée, il n'en subsistait que les os et les peaux à notre départ. Il fallait des chevaux pour les transports, et, quand nous avions passé, il n'en restait plus dans les fermes. Puis, si j'en juge par ce que j'éprouvais moi-même, beaucoup de soi-disant volontaires, enrôlés de force comme moi, n'avaient aucun scrupule à faire main basse sur les biens des Rebelles. Ceux qui avaient poussé à la rébellion, les orgueilleux planteurs, étaient maintenant forcés, eux aussi, de subir leur part des maux qu'elle entraînait.

Ce qui rendit nécessaire cette désastreuse retraite, ce fut surtout la prise de Fort Henry, sur la rivière du Tennessee. Ce fort pris, le cours de la rivière était ouvert et les Fédéraux pouvaient, en quelques jours, jeter une armée en direction de Florence, sur les arrières des Confédérés. Les généraux du Sud le savaient et furent étonnés que l'armée nordiste ne bougeât pas. Si les Fédéraux avaient senti ce qu'ils avaient à faire et l'avaient fait à temps, ils auraient coupé la retraite de Johnston, l'auraient forcé à livrer bataille dans de mauvaises conditions ou à se replier à l'Est, du côté de Knoxville ; en abandonnant l'ouest du pays à l'armée de l'Union. Au lieu de cela, cette armée perdit son temps devant Fort Donelson et permit au général Johnston d'arriver à marches forcées à Corinth. Ici, le général Beauregard, qui commandait l'armée du Mississippi et qui venait d'y arriver en personne, fit adopter la résolution de constituer un nouveau front vers l'ennemi. En dépit de l'apparente obligation d'opérer une retraite, les généraux du Sud ne partageaient pas tous le même avis sur son opportunité. Plusieurs d'entre eux, en particulier Breckinridge, Hindman et Bowen souhaitaient entamer une contre-offensive et fondre sur Louisville, dans le Kentucky. Cette opinion, rejetée d'abord, prévalut plus tard, mais trop tard une fois la retraite opérée. S'ils avaient décidé cette offensive, la guerre dans l'Ouest aurait peut-être suivi un parcours différent, au moins pour quelque temps.

Ici se place une anecdote qui fit beaucoup rire dans le corps de la cavalerie et qui montre que même les hommes les plus braves peuvent parfois être sujets à de singulières paniques. Nous étions encore stationnés à Murfreesboro et nous sentions qu'à chaque instant nous risquions d'être surpris par la cavalerie de Buell. Toutefois, le colonel Morgan n'était pas homme à se laisser prendre au dépourvu. Il était toujours sur le qui-vive et envoyait sans cesse des éclaireurs sur toutes les routes pour fouiller les recoins du pays à plusieurs lieues à la ronde. Un jour, je partis avec un détachement de huit cavaliers pour une patrouille de routine. Nous parcourûmes rapidement la zone proche de Lebanon et, comme nous revenions par autre route, la nuit nous surprit à environ huit kilomètres du camp. Nous fîmes halte devant une ferme où l'on nous servit à dîner. A 10 heures, nous remontions en selle pour continuer notre route. Le temps était calme et brumeux, la lune éclairait à peine. Nous cheminions sans rien craindre, parce qu'ayant poussé notre reconnaissance très en avant, nous étions certains que la cavalerie ennemie se trouvait loin de nous. Près de minuit, à cinq kilomètres du camp, nous venions de traverser une prairie et entrions justement dans un bois, quand nous aperçûmes des cavaliers qui avançaient dans notre direction. Qui étaient-ils ? Combien étaient-ils ? Nous ne pouvions le savoir. A notre connaissance, aucune autre de nos patrouilles n'opérait dans le secteur. Donc, il ne pouvait s'agir que de Fédéraux. J'avais pour principe que, dans des cas pareils, il vaut mieux interpellier que de l'être. Je les hélai donc de loin : « *Halte ! Qui va là ?* ». Le commandant de l'autre détachement me rétorqua à son tour : « *Qui va là ?* ».

« *Si vous êtes des amis, avancez à l'ordre !* » criai-je de nouveau. Au même instant, quelques balles sifflèrent à nos oreilles. On nous provoquait, je commandai donc aussitôt : « *Sabre en main ! Chargez !* » et nous nous lançâmes en avant, poussant des hurras et décidés à nous ouvrir la route de notre camp. Alors, à notre grand étonnement, ceux que nous chargions tournèrent bride et détalèrent tandis que nous galopions à leurs trousses, criant de toute la force de nos poumons. A la monte des fuyards et à quelques détails de leur

accoutrement, je compris vite qu'il s'agissait de Confédérés. Comme nous les avons mis en déroute, bien qu'ils fussent huit fois plus nombreux que nous (ils étaient 65), je ne pus résister au plaisir de leur donner la chasse. J'avais d'interdit à mes hommes de s'écarter les uns des autres et, de temps en temps nous tirions quelques coups de pistolet en l'air ou bien nous poussions des hourras à l'unisson. Nous les talonnâmes ainsi pendant trois à quatre kilomètres.

Arrivés à peu près à deux kilomètres du camp, j'arrêtai la poursuite et avertis mes hommes que nous allions prendre une autre route pour arriver, si possible, les premiers. Au bout de quelques minutes d'une course rapide, nous réintégrions nos lignes. Là, nous trouvâmes tout le monde en émoi ; tous les chevaux étaient bridés et plus de 1.000 cavaliers allaient monter en selle afin de repousser de prétendues forces ennemies qui s'approchaient en nombre considérable et qui venaient de chasser devant elles, après une rencontre terrible, le petit détachement que nous avions croisé. Je rapportai immédiatement l'affaire à Morgan. Il trouva la plaisanterie bonne et, comme il ne perdait jamais l'occasion d'en faire une lui-même, il voulut pousser celle-ci à fond. Il me recommanda donc de n'en parler à personne, appela le lieutenant qui avait commandé le détachement et le pria de faire son rapport. Le lieutenant déclara ne pas pouvoir préciser le nombre de cavaliers fédéraux auxquels il avait eu affaire, mais qu'à en juger par le cliquetis des sabres et les cris infernaux qu'ils poussaient, ils devaient bien être de 300 à 500. En tout cas, leur charge avait été terrible et c'était un miracle que ses hommes eussent pu échapper. Il ne pouvait dire combien ils avaient tué de Fédéraux, mais il en avait vu tomber plusieurs. Le lieutenant donna encore beaucoup de détails, tous de cette force. Morgan l'écouta avec un profond sérieux puis le renvoya en le complimentant sur sa belle conduite. L'histoire était trop bonne pour qu'il la gardât pour lui-même et, dès le lendemain matin, elle fit le tour du camp, au grand chagrin du bataillon du major Bennett, à qui appartenaient les hommes que j'avais mis en déroute. Toutes les fois qu'on rencontrait l'un d'entre eux, on lui demandait des nouvelles de « la terrible charge des Yankees » ou bien, lorsqu'on entendait les hennissements d'une mule ou un autre bruit semblable, on prenait un air sérieux et l'on disait : « *C'est ainsi que devaient être les cris infernaux des Yankees* ». Pendant des semaines, dès qu'un des malheureux cavaliers de Bennett élevait le ton, on lui clouait aussitôt le bec en évoquant « la charge des 300 Yankees ».

Avant d'arriver à Shelbyville, je fus blessé pour la première fois mais pas par une balle fédérale. J'avais choisi un étalon de noble race et fort vicieux. Comme j'essayais de le rendre propre à servir la rébellion, il me projeta par-dessus sa tête à dix pas devant lui, puis, me voyant hors de combat, il me passa sur le corps en m'envoyant une ruade qui me démantibula la rotule. Furieux, je remontai en selle sans m'inquiéter de ma blessure et je lui imposai plus de deux kilomètres à toute allure en pleine clairière, de façon à l'amener à composition. Depuis lors, il se conduisit assez bien. Quand je rentrai de ma course, mon genou était devenu deux fois plus gros qu'à l'ordinaire et me faisait beaucoup souffrir. J'eus de la peine à descendre de cheval ; j'en restai impotent pendant plusieurs mois et, souvent, je me ressens encore de cette ancienne fracture. Mais cet accident se révéla un mal pour un bien, comme on le verra plus loin.

L'état de la société dans le Tennessee et l'Alabama, du moins autant que j'ai pu en juger pendant notre retraite, ne présente rien de saillant sauf que, dans ces deux Etats, la fidélité au pouvoir usurpé est sans bornes. Depuis mon retour dans le Nord on me demande souvent quels sont les sentiments qu'on nourrit en faveur de l'Union, dans les Etats sécessionnistes. Je ne répondrai qu'une chose, c'est que je n'en ai rencontré aucune trace. Il est vrai que ma position d'officier ne me permettait pas de déceler ces sentiments, s'ils existaient. Cependant, comme je cherchais toujours à les discerner, les moindres indices m'auraient frappé. Pendant la fin de mon séjour dans le Sud, je n'aperçus rien qui puisse me faire

supposer des sympathies pour le Nord. Il faut l'avouer en toute franchise, le peuple tout entier résumait ses sentiments à une haine commune contre « les envahisseurs du pays »⁴.

Je ne nie pas qu'il ne puisse y en avoir qui, au fond de leur cœur, estiment que la sécession est un acte coupable et que c'est un principe destructeur de l'ordre public. Il y en a qui désirent le retour au régime paisible et bienfaisant de la Constitution et des lois de l'Union. Toutefois, leur nombre est si petit qu'ils n'osent pas se prononcer et qu'il leur est impossible d'exercer la moindre influence. La tyrannie de l'opinion publique est absolue et les condamne au mutisme. Aucun homme encore jeune et capable de porter les armes ne peut rester chez lui. S'il cherchait à s'esquiver et s'il parvenait à échapper aux officiers recruteurs, il tomberait sous le coup du mépris des jeunes femmes. L'opinion publique, dans le Sud, se formule encore de la façon suivante : « *Nous avons commencé une lutte, il faut la mener à bout. Tout notre espoir est désormais dans le sort des batailles. Si nous cédon, c'en est fait de nos institutions et de notre indépendance ; les Yankees nous domineront, interviendront partout dans nos affaires et nous serons à tout jamais leurs vassaux !* ». Voilà ce que les chefs et les hommes influents proclament à un haut degré. Ils maintiendront le peuple avec eux dans cette idée et ils soutiendront la guerre jusqu'à sa dernière extrémité. Combien de temps cela durera-t-il ? Cela dépendra de la force de volonté que déploiera le Nord.

CHAPITRE V – SERVICE COMME OFFICIER D'ORDONNANCE

Aux environs du 1^{er} avril, le général Breckinridge me fit savoir qu'il me faisait entrer dans son état-major comme aide de camp attaché à sa personne. Mais, avant d'aller plus loin, revenons aux mouvements de l'armée fédérale, en février dernier après sa capture de Fort Donelson. Pendant le mois de mars, cette armée descendit en bateaux la rivière Cumberland puis, remontant la rivière Tennessee, aborda à Pittsburg, près de Muscle's Shoal, que les grands navires de transport ne pouvaient pas franchir. Elle campa à dix kilomètres de Corinth, attendant l'arrivée des colonnes de Buell avant de se porter contre la ville.

Les déserteurs ennemis et les patrouilles envoyées en reconnaissance informèrent très vite Beauregard de la présence de Grant et de sa flottille à Pittsburg Landing. Beauregard et A.S. Johnston, qui se partageaient le commandement, formèrent le plan d'attaquer Grant à Pittsburg Landing, avant que Buell eût fait jonction avec lui. A ce moment arriva un de ces incidents qu'un chrétien peut avec raison appeler providentiels et qui influença fortement la lutte entre le Sud et le Nord. Tandis que Grant attendait les renforts de Buell, Beauregard comptait sur les généraux Stirling Price et Earl Van Dorn qui descendaient la rivière White avec 30.000 hommes du Missouri et de l'Arkansas. Ces troupes devaient arriver à Memphis en bateau, puis emprunter le chemin de fer jusqu'à Corinth. Les deux généraux sudistes comptaient qu'elles les rejoindraient le dimanche 8 avril. Le samedi 5 avril, prêts à livrer bataille, ils préférèrent attendre encore un jour pour permettre au moins à l'avant-garde des renforts, de les rejoindre. Ce fut ce retard d'un jour qui sauva l'armée de Grant et empêcha sa destruction complète.

Avant tout, il importe de comprendre quelle était la position de l'armée des Rebelles et sa force. Dès le jeudi 3 avril, Beauregard et Johnston l'avaient déployée en ligne d'attaque. Ses positions étaient les suivantes : l'armée entière faisait front au croisement de deux grands axes routiers et à l'église de Shiloh, occupée par le poste le plus avancé de Grant.

⁴ L'auteur ne pouvait pas savoir que 23% des Tennesseis s'enrôlèrent volontairement dans l'armée de l'Union. Voir Buel & Johnson, *Battles and Leaders of the Civil War*, vol. IV, p. 767 ; L. Tatum, *Disloyalty in the Confederacy*, pp. 152-55, University of Nebraska Press, 2000.

L'aile droite, sous les ordres du major général Breckinridge, s'appuyait sur Burnsville, cinq kilomètres à l'est de Corinth, sur la ligne ferroviaire reliant Memphis à Charleston. Le centre et l'aile gauche se massaient dans Corinth et aux environs. Les majors généraux Hardee et Bragg commandaient le centre et les majors généraux Polk et Hindman, l'aile gauche.

Breckinridge disposait de 11.000 hommes, Bragg et Hardee d'environ 10.000, Hindman et Polk un peu moins de 10.000. Les rapports officiels que les Confédérés publièrent plus tard ne mentionnent que 39.000 hommes. J'ai plutôt lieu de croire qu'il s'élevait à 45.000, mais ne dépassait certainement pas ce chiffre. Le vendredi 4, à 14 heures, on nous intima l'ordre de préparer des rations pour cinq jours, de plier les tentes, de les laisser sur place et de nous tenir prêts à marcher dans les deux heures, avec 40 cartouches par homme. En même temps, un aide de camp de Breckinridge m'enjoignait de me rendre à son quartier général avec six hommes de confiance. En quelques minutes, les six hommes, admirablement bien montés, se trouvaient en face du général. Avec son coup d'œil rapide, il jugea immédiatement la mission que chacun accomplirait le mieux et leur remit des ordres scellés à tous les six. Au moment où ils disparaissaient, le général me dit : « *Vous êtes mon officier d'ordonnance !* ». Ces paroles sonnèrent très agréablement à mon oreille car elles me dispensaient de combattre personnellement le vieux drapeau et me donneraient l'occasion de mieux observer l'ensemble de la bataille, que si je m'étais trouvé dans les rangs.

Le vendredi, à 20 heures, nous commençâmes à avancer sur Shiloh. Le départ s'opéra en silence et en prenant soin d'éviter tout bruit qui puisse trahir notre marche. L'armée s'avancait sur des routes différentes tout en convergeant vers le même point. Nous effectuâmes quatre kilomètres, et le samedi, à 5 heures, nous avons atteint Monterey, qui est à moins de quatre kilomètres de Shiloh. C'était le point de rendez-vous des différentes divisions et elles s'y déployèrent en ordre de bataille, bien qu'on ne s'attendît pas encore à rencontrer l'ennemi. Nous avançons précautionneusement, de façon à n'être ni vus ni entendus et nous parvînmes ainsi à deux kilomètres des avant-postes de Grant tandis que nos éclaireurs exploraient la position de ces derniers. Il eût été impossible de s'approcher davantage sans que les armées en vinsent aux prises. Comme Beauregard était persuadé que ses renforts arriveraient le lendemain, il employa l'après-midi du samedi à préparer et à disposer tous ses corps en prévision de son attaque, le dimanche matin.

Les officiers rebelles furent plus que surpris de constater qu'aucun avant-poste de cavalerie ne couvrait le camp de Grant. Le général Breckinridge s'approcha donc aisément de l'aile gauche de Grant jusqu'à une distance où il pouvait parfaitement entendre ses tambours sans être aperçu. Les avant-postes d'infanterie de Grant n'étaient pas à plus de 750 m du campement de sa première ligne et ils étaient trop faibles pour opposer la moindre résistance. Tout cela fut rapporté à notre quartier général le samedi soir ; notre armée était donc certaine de surprendre l'ennemi et elle pouvait à peu près compter sur la victoire.

Autour de chaque régiment, une double chaîne de factionnaires empêchait tout homme de s'écarter de son corps, pour éviter que quelqu'un avertisse l'armée unioniste de notre présence. J'eus l'occasion de m'assurer que ces précautions étaient bien prises car, cette même nuit, j'avais envisagé de prévenir l'armée fédérale de la catastrophe qui la menaçait. Je sentais qu'elle ne serait battue que si elle se laissait surprendre. Mais les ordres étaient draconiens; faire feu sur tout homme qui cherchait à s'écarter sous n'importe quel prétexte. De plus, je ne connaissais pas le terrain qui nous séparait des lignes de l'adversaire. Je le savais seulement sillonné par des marécages dont il était difficile de se sortir même de jour, et qui devenaient sans doute impraticables de nuit. Si je m'étais décidé à désertir, il m'aurait fallu d'abord tromper la vigilance de la double ligne des factionnaires, trouver ensuite mon chemin au milieu de l'obscurité, à travers les bois et les marais, enfin courir le

risque d'être tué par les sentinelles fédérales, lorsque je me présenterais devant elles. Je compris vite que mon projet d'évasion était irréalisable. La nécessité à laquelle il fallait me plier était doublement triste pour moi car cela m'aurait évité de me battre contre les miens et d'éviter un désastre à l'armée de l'Union.

A 20 heures, les généraux rebelles tinrent un conseil de guerre et arrêtaient le plan de la bataille. Sur un tertre découvert, à la lueur vacillante d'un petit feu de bivouac, on pouvait en voir de dix à douze, groupés en cercle. Un tambour leur servait de table à écrire et, au milieu d'eux, « le petit Napoléon », comme on appelait volontiers Beauregard, se tenait debout. Il exposait ses projets et, de temps à autre, l'un ou l'autre prenait brièvement la parole pour donner son opinion. Bientôt il s'échauffa en parlant et jeta son manteau pour gesticuler à l'aise. Se promenant dans le groupe, il prononçait des phrases saccadées avec un accent français fortement accusé. Tous les yeux étaient fixés sur lui et l'on voyait des émotions diverses passer sur ces visages éclairés par la faible lueur du feu. Le général Sidney Johnston se tenait à l'écart. Debout lui aussi, enveloppé dans un manteau gris, il ressemblait à un spectre dont la longue figure se profilait sur le ciel sombre. La pâleur de ses traits n'en recelait pas moins de l'énergie et de la décision. De temps en temps, il s'avancait dans le cercle et prononçait quelques paroles que nous écoutions attentivement, mais il ne prenait pas une part active à la discussion. On eût dit qu'il pressentait le sort qui l'attendait le lendemain. Breckinridge, à moitié étendu sur une couverture près du feu, se levait de temps à autre lui aussi pour émettre quelques idées. Bragg parlait souvent et avec gravité. Polk était assis en dehors du cercle sur un pliant ; il tenait sa tête entre ses mains et semblait plongé dans ses réflexions. D'autres étaient assis ou couchés tout autour du groupe. Le conseil dura deux heures. Comme les généraux allaient se séparer pour rejoindre leurs troupes, Beauregard montra de la main le camp des Fédéraux dont nous entendions les tambours et s'écria d'une voix forte et sonore : « *Demain soir, messieurs, nous coucherons dans les tentes de l'ennemi !* ».

Les généraux confédérés étaient très bien renseignés sur la position et les forces de Grant. Des personnes de tout rang ayant habité la contrée et la connaissant parfaitement donnaient tous les avis dont on avait besoin. Mais la nuit était lugubre ; on sentait que des scènes terribles se préparaient pour le lendemain. Les hommes étaient fatigués, ils souffraient du froid et de la faim. On n'avait permis qu'un petit nombre de feux, encore ne devaient-ils être allumés que dans des trous creusés dans le sol. Les soldats se penchaient sur la flamme, étendant leurs couvertures autour de leurs épaules en essayant de recueillir un peu de la chaleur qui s'élevait et se perdait aussitôt dans la fraîcheur de cette nuit d'avril. Je ne sais si beaucoup de soldats dormirent cette nuit-là sur la terre humide, par le froid qu'il faisait. En tout cas leur sommeil fut bref, car à 3 heures toute l'armée était sous les armes, prête au combat. La journée du dimanche, 6 avril 1861, avait commencé. Le général Hardee, un des plus braves soldats de l'armée confédérée, commandait le centre. Ce fut lui qui mena les premières colonnes à l'attaque. Ma compagnie figurait dans ces colonnes, et si je ne l'avais pas quittée pour entrer dans l'état-major, j'aurais eu à porter les premiers coups aux Fédéraux. Je me sentis heureux de n'avoir pas à jeter l'épouvante et la mort parmi mes compatriotes.

Le jour pointait lorsque la fusillade s'engagea. On entendit d'abord des coups de feu isolés, auxquels succédèrent des salves de plus en plus rapides qui se transformèrent bientôt en un roulement continu, pareil à celui d'un tonnerre qui ne s'arrêterait plus. Un peu après le lever du soleil, nous passions près de Beauregard qui stationnait, avec son état-major, à 1.500 m en arrière des troupes engagées. S'adressant à toutes les brigades qui défilaient, il leur promettait une glorieuse victoire et les encourageait à se battre en pleine confiance. Il disposait, disait-il, de 80.000 hommes et pouvait les envoyer tous au feu lorsque ce serait nécessaire. Partout, du reste, où il y aurait besoin d'un secours, Beauregard y serait. Les

officiers savaient que le général mentait en parlant de 80.000 hommes, puisqu'il n'en avait pas plus de 45.000 sur le terrain. Mais comme il attendait les 30.000 hommes de Price et Van Dorn, il se croyait autorisé à les faire entrer en ligne de compte, et il en ajoutait quelques milliers pour faire bonne mesure.

Quand nous eûmes dépassé Beauregard, quelques minutes au pas de course nous transportèrent à l'endroit où la cavalerie de Hardee avait surpris et sabré les avant-postes de Grant. C'était la première fois que beaucoup de nos soldats voyaient des hommes tués au combat. Quand ils croisaient un cadavre, ils s'en écartaient avec soin et le regardaient en frémissant. Le général Breckinridge s'en aperçut et leur cria : « *Allons, les enfants, ne nous inquiétons pas de ça ! Avançons !* ». Quelques heures après, ceux qui étaient encore debout enjambaient sans émotion des monceaux de cadavres.

Nous arrivâmes bientôt sur un champ découvert de 700 à 800 pas de largeur, d'où nous vîmes les tentes de l'ennemi et la fumée du combat s'élevant à peu de distance du camp. Un rapide changement de direction à droite nous introduisit sur un terrain parsemé de mamelons que nous franchîmes au pas de charge. Après avoir parcouru un gros kilomètre, nous prîmes position tout près du général Sidney Johnston et nous attendîmes des ordres. Breckinridge se porta au galop auprès du général Johnston. Il conversa un moment avec lui à voix basse, puis nous entendîmes Johnston lui dire : « *C'est moi qui mènerai aujourd'hui vos brigades au feu ; je veux montrer aux hommes du Tennessee et du Kentucky que je ne suis pas un lâche !* ». Pauvre général ! Il ne vous fut pas donné de le faire. On se déploya en ligne de bataille et la brigade du général Statham aborda la première l'ennemi : « *Mes enfants* », s'écria Breckinridge, « *il faut faire taire cette batterie qui écharpe notre ami Statham. Voulez-vous l'enlever à la baïonnette ?* ». « *Oui, oui, à la baïonnette, enlevons la batterie !* ». Tel fut le cri dans les autres brigades. Mais, dès qu'elle nous vit marcher sur elle, la batterie se retira. On fit alors ralentir le pas et nous n'avançâmes plus qu'avec précaution. Nous entrions dans le camp du 71^e Ohio. Il était 10 heures ; à ce moment, la bataille était engagée sur toute la ligne.

Le plan de la bataille avait été savamment conçu. On avait laissé un vide de plusieurs centaines de mètres entre la gauche de Breckinridge et la droite de Hardee, espérant que les troupes de Grant s'y engouffreraient. Tout était combiné pour les prendre entre deux feux. Celles-ci ne tombèrent point dans le panneau et se maintinrent sur une même ligne de bataille, sans essayer de se porter en avant là où il n'y avait pas de résistance. Embarrassé, Breckinridge me dépêcha auprès du général Johnston pour lui demander des instructions. Comme j'étais arrivé à 80 pas environ de l'état-major de Johnston, un obus explosa en l'air entre lui et moi. J'entendis voler les éclats de tous côtés et, avant que le dernier eût frappé terre, j'étais devant le général. J'arrêtai mon cheval et le saluai. Johnston était en avant de son état-major. Je le vis faire voler son cheval, se pencher dans son encolure et, de la main, serrer son genou droit contre la selle. Avant que j'eusse eu le temps de lui délivrer ma dépêche, quelques officiers de l'état-major s'aperçurent que leur chef était blessé et accoururent pour lui venir en aide. Un fragment de l'obus l'avait atteint à la cuisse, entre la hanche et du genou, y faisant une large blessure qui lui avait sectionné l'artère fémorale. Peut-être l'aurait-on sauvé si on l'avait aussitôt descendu de cheval pour lui appliquer un tourniquet ; mais il prétendit qu'il y avait peu de mal et se refusa à recevoir des soins. Comme le gouverneur Harris, son chef d'état-major, lui reprochait d'avoir caché sa blessure et laissé son sang couler, il prononça ces nobles paroles, qui décelaient le soldat dévoué, esclave de son devoir :

« *Qu'est-ce que ma vie auprès du succès de cette attaque ! Si j'avais crié que j'étais blessé au moment où les troupes passaient près de moi, il aurait pu y avoir une panique qui aurait tout compromis* ». Dix minutes plus tard, il expira. Ainsi mourut Albert Sidney Johnston, un des plus braves généraux de l'armée confédérée. Je tendis ma dépêche au colonel Wickliffe

qui la passa à Harris, mais celui-ci me la rendit et m'ordonna de la porter immédiatement au général Beauregard. Lorsque celui-ci l'eut lue, il me demanda :

« *Pourquoi ne l'avez-vous pas portée au général Johnston ?* ».

« *Je la lui ai portée, mon général !* » répondis-je.

« *Et il vous a dit de me la transmettre ?* ».

« *Non, le général Johnston est mort !* ».

« *Comment le savez-vous ?* ».

« *Je l'ai vu mourir, il y a dix minutes* ».

Beauregard me demanda alors rapidement quelques détails sur la mort de Johnston, puis, me recommandant de n'en parler à personne, il dicta deux dépêches, l'une pour le gouverneur Harris, l'autre pour le général Breckinridge, les priant de cacher la mort du général. Ces instructions furent rigoureusement suivies ; lorsque le bruit de cette mort se répandit dans les rangs, les officiers la nièrent. Les uns prétendaient que c'était le gouverneur Johnston du Kentucky qui avait été tué ; d'autres avouaient que le général Johnston était blessé, mais très légèrement. L'armée ne l'apprit que lorsqu'elle rentra à Corinth. Quand je rejoignis l'état-major de Breckinridge, je le trouvai à 750 m plus en avant ; on se battait avec fureur, se fusillant à mi-portée de carabine. Aux environs de midi, deux régiments de la Louisiane relevèrent la brigade du général Bowen (la gauche de Breckinridge) parce qu'elle se retirait du combat, faute de cartouches et qu'elle avait besoin de se reformer. C'est entre 14 et 16 heures que la bataille connut son paroxysme en ce point. Pendant ces deux heures, une des brigades de Breckinridge perdit à peu près le quart de son effectif. Les troupes de l'Union tiraient lentement, mais avec précision. Je remarquai en particulier une batterie dont le tir à obus à mitraille et à shrapnels était excessivement meurtrier.

A 15 heures, je fus envoyé vers les réserves pour donner des nouvelles et demander du renfort. J'avais franchi la moitié de la distance entre la ligne des combattants et l'état-major du général Beauregard, lorsqu'il m'arriva un accident et que je me vis à deux doigts de la mort. Lancé au galop, mon cheval se soulevait sur l'arrière-train pour franchir un large fossé, sa tête à hauteur de mes épaules, quand un boulet lui emporta toute la partie supérieure du crâne. Une demi-seconde plus tard, c'était moi que le boulet aurait frappé. La vitesse du cheval était si grande qu'il ne tomba que trois mètres plus loin, me propulsant au-dessus de lui. Je me relevai vite, tout étonné de n'avoir aucun mal. Mon sabre m'embarrassait, ma capote me serrait ; je les jetai au loin, tandis les pistolets de mes fontes à un cavalier qui se trouvait là et courus à la recherche d'un autre cheval. Le matin même, Breckinridge m'avait recommandé d'enfourcher le premier cheval qui croiserait ma route dans le cas où le mien serait tué. Je savais que plusieurs officiers d'infanterie avaient attaché leurs chevaux dans un ravin près de là. J'allai aussitôt à leur recherche et, chemin faisant, je fus témoin d'une scène qui restera toujours gravée dans ma mémoire.

Je venais de remplir ma gourde à une source, lorsque mon regard croisa celui d'un officier fédéral qui gisait par terre, blessé à mort. Non seulement il avait le corps percé d'une balle et les deux jambes rompues par un boulet, mais en outre, l'un de ses membres fracassés était pris sous le corps de son cheval. Le boulet avait traversé sa monture en lui brisant les deux genoux. Ses yeux regardaient ma gourde et en imploraient quelques gorgées, hésitant à demander une faveur à un ennemi. Je m'approchai et je lui dis : « *Vous m'avez l'air gravement blessé, colonel ; voulez-vous de l'eau ?* ». « *Oui* », me dit-il ; « *je n'osais vous en demander* ». « *Et pourquoi donc ?* ». « *Je n'osais m'adresser à un ennemi !* ». Deux soldats passaient ; je les appelai pour m'aider à dégager la jambe fracassée du blessé, bloquée sous son cheval. Cette opération faite, les soldats continuèrent leur chemin. Je demurai cloué sur place, comme si un charme me retenait. La figure mâle du colonel et son maintien militaire qu'il conservait en dépit d'affreuses souffrances, exerçaient sur moi

une véritable fascination. Je le changeai de place et le déposai sur la couverture de son cheval, que j'avais déroulée sur le sol. J'arrangeai ses jambes mutilées dans la position la moins pénible et j'improvisai un oreiller pour supporter sa tête. Il sortit alors sa montre et sa bourse de sa poche et me pria de les prendre ainsi que ses pistolets dans les fontes de sa selle parce que le premier venu les lui volerait et que j'étais le seul à lui accorder quelque compassion. Je refusai ; je roulai la montre et la bourse dans la couverture sous sa tête, lui disant que les hasards de la guerre pourraient bien ramener ses troupes auprès de lui. Il parut profondément ému : « *Que vous êtes bon* », me dit-il ; « *pourquoi tant d'égards envers un ennemi ?* ». Je lui fis boire une seconde gorgée en lui disant : « *Je ne suis pas votre ennemi* », puis lui ayant pressé la main je le quittai. Il n'avait plus longtemps à vivre, mais j'espère que ses amis l'auront retrouvé le lendemain, lorsqu'ils repassèrent sur les lieux.

Je m'emparai bientôt d'un magnifique cheval, j'accomplis ma mission auprès du général Beauregard et je rejoignis mon commandant de brigade aux environs de 16 heures. Les Fédéraux avaient encore reculé de plus de 1.500 m, disputant avec rage chaque pouce de terrain. De leur côté, les Rebelles poussaient l'ennemi devant eux, confiants en leur succès. J'avais à peine eu le temps de me rendre compte de la tournure du combat, lorsque je fus de nouveau dépêché auprès du général en chef. Au moment où je piquai des deux, un éclat d'obus en fin de course me frappa à la hanche droite et faillit mettre un terme à ma carrière terrestre. Un vertige m'ébranla sur-le-champ et ma vue s'obscurcit un moment. Après quelques minutes, je me crus parfaitement rétabli lorsque tout à coup m'envahit un malaise comme je n'en avais jamais éprouvé. Je ne saurais dire si je descendis ou si je tombai de mon cheval au pied de l'arbre vers lequel je m'étais dirigé. Là, je m'évanouis et restai à peu près une heure sans connaissance. Mes esprits revinrent cependant et je me sentis en état de me hisser sur mon cheval dont, sans m'en douter, j'avais gardé la bride dans la main et qui n'avait pas bougé. Il n'avait pas fait cent pas qu'une balle lui traversa le cou. Il ne tomba pas immédiatement. Je ne m'aperçus de sa blessure qu'à un tremblement qui s'empara de tous ses membres. Je mis pied à terre et il s'affaissa sur ses genoux, puis roula sur le côté. Son sang coulait à flots, ses yeux étincelaient, il se redressa à demi, puis retomba et expira avec un gémissement semblable à celui d'un être humain.

C'était la seconde monture que je perdais dans la journée et j'en avais plus besoin que jamais. J'avais peine à me traîner ; mon mal au côté me taraudait toujours davantage et, en même temps, ma jambe, qui était toujours douloureuse, me faisait passablement souffrir. Il me fallait à tout prix faire panser ma blessure et prendre un peu de repos. Comme je me dirigeais vers une ambulance établie sur le terrain où la bataille avait commencé, j'aperçus un soldat du régiment de cavalerie de Forrest, blessé au pied et perdant beaucoup de sang. Avec mon mouchoir de poche et une petite baguette, je lui fis un tourniquet qui arrêta le saignement de la blessure. Ensuite, le soutenant, je l'accompagnai jusqu'à l'ambulance. Je fis panser ma propre blessure, une plaie de cinq pouces de diamètre environ, puis, me sentant mieux, je pris le cheval du cavalier qui paissait près de l'ambulance et repartis vers l'endroit où devait opérer ma division. Quand j'arrivai au camp du 71^e Ohio, les forces me manquèrent. Je trouvai moyen de me procurer quelque chose à manger, un peu de foin pour mon cheval et un seau d'eau pour laver ma plaie. Après avoir attaché mon cheval à une tente, je m'y glissai et essayai de dormir. Les canonnières tiraient à quelque distance et leurs salves retentissaient avec un bruit lugubre dans la nuit. En outre, tout autour de moi les plaintes des blessés et le râle des mourants n'arrêtaient pas un seul instant. Tous ces bruits étaient suffisants pour chasser le sommeil. Cependant, la fatigue et mon extrême faiblesse l'emportèrent ; je m'endormis plus profondément que je ne l'avais d'abord cru possible dans la situation où je me trouvais.

Une fusillade lointaine me réveilla de bonne heure. C'était le commencement du second jour de bataille. Mais avant de parler des événements du lundi 7 avril, je tiens à dire

quelques mots encore de la journée du 6 et à expliquer pourquoi les Confédérés arrêtaient le combat à 17h30, alors qu'ils auraient pu encore profiter d'une heure de clarté. Sur deux kilomètres devant eux, ils avaient repoussé l'entière des lignes fédérales et ils avaient fait 400 prisonniers dont la brigade du général Prentiss presque tout entière. Si l'on en croit leurs rapports, ils s'étaient emparés de 70 pièces d'artillerie, d'une grande quantité de bagages, d'approvisionnements, de munitions et de fournitures de pharmacie. Enfin, ils avaient forcé Grant à se réfugier sous la protection immédiate de ses canonnières. Si la bataille s'était terminée là, c'eût été une magnifique victoire pour les Rebelles. Les généraux Bragg et Breckinridge insistaient pour qu'on continue le combat. Selon eux l'armée de Grant était disloquée et démoralisée ; une heure de plus et elle mettrait bas les armes ou se jetterait à la rivière. Dans les deux cas, une flottille de 100 bateaux de transport tomberait aux mains des Confédérés qui pourraient alors prendre l'offensive et se rendre maîtres de Louisville six jours après.

D'autres officiers prétendirent que la moitié de leurs troupes étaient fatiguées et en désordre, que ce serait risquer de compromettre une victoire déjà complète en voulant la poursuivre plus loin. Prises entre l'ennemi et la rivière, les troupes de Grant pourraient encore opposer une résistance désespérée tandis que pour le moment elles ne demandaient qu'à fuir. Ces officiers estimaient les pertes confédérées à 10 ou 12.000 hommes et ajoutaient que beaucoup de soldats, croyant la bataille finie, avaient quitté leurs rangs pour piller les poches ou les havresacs des morts, ainsi que les tentes du camp adverse. D'autres croyaient fermement à l'arrivée de Price et de Van Dorn pendant la nuit, arrivée qui permettrait de compléter plus facilement la victoire le lendemain matin. Pendant qu'on délibérait ainsi, la dernière heure du jour passa et la nuit mit fin à ces longues hésitations.

On s'occupa alors des blessés et on emmena tout ce qui était transportable en termes d'artillerie et d'approvisionnements abandonnés par l'ennemi. Faute de chariots et de chevaux, une partie du butin et même un certain nombre de blessés restèrent sur place. Les Confédérés capturèrent 36 canons que les Fédéraux ne leur reprirent pas le lendemain. On plaça des ambulances sur la route conduisant à Corinth et la plupart des blessés y reçurent des soins aussi complets que possible en de pareilles circonstances. En effet, la marche en avant de l'armée n'avait pas permis de prendre avec soi l'attirail médical nécessaire.

Dans le même temps, les officiers reformèrent les régiments en pagaille et les redéployèrent en ordre de bataille. Beauregard détacha une partie de sa cavalerie sur les arrières de l'armée pour y former une ligne de vedettes chargée de récupérer les hommes en maraude. Elles avaient ordre de tirer sur tout homme non blessé qui vagabonderait. Cet ordre fut rigoureusement exécuté et ces cavaliers abattirent quelques soldats qui cherchaient à s'esquiver. De plus, on enjoignit les factionnaires de tirer sur tout homme qui pillerait un mort ou un blessé. Les rôdeurs étaient arrêtés et forcés d'entrer dans les rangs du régiment le plus proche. En un mot, les généraux prirent d'excellentes mesures pour tenir l'armée prête à toute éventualité. La dépêche télégraphique suivante, envoyée le soir même par Beauregard à Richmond, ne s'écartait guère de la vérité :

*Champ de bataille de Shiloh, route de Corinth à Chattanooga, 6 avril 1862.
Général S. Cooper, adjudant général.*

Nous avons attaqué ce matin l'ennemi placé dans une forte position devant Pittsburg. Après un combat de dix heures, nous avons remporté une victoire complète et chassé l'ennemi de toutes ses positions. Fortes pertes des deux côtés, y compris celle de notre commandant en chef, A.S. Johnston, mort vaillamment en conduisant ses troupes au plus fort du combat.

P.G.T. Beauregard, Général commandant en chef.

La matinée du lundi 7 avril fut triste et sombre. Les soldats étaient las et se sentaient engourdis par les fatigues de la veille et par une pluie froide qui n'avait cessé de verser toute la nuit. Les morts des deux armées gisaient encore par centaines sur le champ de bataille et beaucoup de blessés gémissaient et râlaient encore au milieu d'eux. A cinq heures, j'étais à cheval en dépit des douleurs que je ressentais au flanc et à la jambe. En regagnant l'état-major de Breckinridge, j'eus des vertiges et je sentis mon cœur faiblir à la vue des scènes qui se présentaient sur mon passage. A six heures, je reprenais place dans l'état-major du général et j'y restai toute la journée. Les Fédéraux avaient déjà repris l'attaque, et la roue de la fortune avait tourné. Grant avait reçu des renforts pendant la nuit, alors que Beauregard attendait toujours les siens. Dès le matin, il devint évident que nous combattions des forces bien supérieures aux nôtres. Beauregard fit avancer 3.000 de ses meilleurs hommes : sa réserve pendant la première journée. Ils accomplirent des prodiges mais vain. L'ennemi nous refoulait irrésistiblement quoique nous ne cédions chaque pouce de terrain qu'après une résistance désespérée.

Le plus fort de la bataille se développa sur notre aile gauche. La division Breckinridge eut beaucoup moins de besogne ce jour-là que la veille. Grant paraissait décidé à déborder notre aile gauche et à occuper la route encore ouverte derrière nous. Comme nous n'avions pas assez de troupes pour maintenir le camp dont nous nous étions emparés et pour déjouer cette attaque de flanc, Beauregard ordonna la retraite. A 9 heures, je fus envoyé auprès de lui pour prendre ses instructions. En cours de route, j'entendis dire que le général Buell avait été tué et que son corps avait déposé les armes près de Corinth. On croyait Buell commandant en chef des forces fédérales. La rumeur de sa mort et de la reddition de son corps d'armée, quoique parfaitement fausse, raviva le courage chancelant des Confédérés. Entre 9 et 15 heures, la bataille se prolongea avec des fluctuations diverses. Comme on ne se battit que sur notre gauche et notre centre, je ne fus pas témoin de ces fluctuations et ne saurais rien en raconter. Je sais seulement que, vers 15 heures, l'armée rebelle avait reculé jusqu'à l'endroit occupé, le dimanche matin, par les avant-postes de Grant. Les troupes de l'Union avaient donc regagné tout le terrain perdu et avaient repris l'artillerie et les approvisionnements que les Rebelles n'avaient pu emmener vers Corinth. Elles pressaient maintenant fortement leur ennemi sur toute la ligne.

Un peu avant le début de notre retraite, survint un incident qui tient du miracle. Le général Hindman, le soldat le plus intrépide de l'armée du Sud, conduisait ses hommes, sous un feu terrible, à l'assaut d'une position importante, lorsqu'un obus ennemi perfora le poitrail de son cheval et y explosa. Le cheval fut haché et Hindman fut lancé en l'air avec sa selle à 3 m du sol. L'état-major ne douta pas qu'il fût tué et l'on disait de tous côtés : « *Le général Hindman vient d'être mis en pièces par un obus* ». Mais, à peine retombé à terre, Hindman était déjà sur ses pieds et criait à ceux qui le croyaient mort : « *Un moment, s'il vous plait ; pas si mort que vous croyez ! Trouvez-moi un autre cheval !* ». Ce ne fut pas sans un ébahissement général qu'on s'aperçut qu'il n'avait que quelques meurtrissures. Sa lourde selle de cavalerie l'avait sauvé. Une minute après, il était sur une autre monture, ralliant ses soldats pour une nouvelle attaque.

Vers 15 heures, les Confédérés décidèrent de se replier sur Corinth. Disposant de 11.000 hommes, après avoir été renforcé par trois régiments de cavalerie, Breckinridge fut chargé de couvrir la retraite. A 4 heures, le gros de l'armée confédérée se retirait du combat et prenait d'un pas rapide, mais en bon ordre et sans bruit, la route de Corinth. Notre division se trouva bientôt seule en vue de l'ennemi. Elle se retira aussi, tout en se préparant à opposer une résistance désespérée si l'ennemi la serrait de trop près. Si les troupes de l'Union avaient talonné nos colonnes au moment où elles entamaient leur repli, elles auraient pu isoler la division Breckinridge du reste de l'armée et la capturer. Une batterie

fédérale bombardra la route sur laquelle nous nous retirions, sans doute pour tâter le terrain et nous inciter à trahir la position de nos troupes. Ces obus tombèrent entre notre division et le gros de l'armée et l'on prit soin de ne pas répondre à cette provocation. Notre marche continua sans autres pressions et, à 5 heures, nous faisons halte non loin de Corinth, presque au même endroit d'où nous étions partis le dimanche matin.

Les Confédérés furent très surpris que leurs adversaires n'eussent pas mieux profité des avantages que leur donnait la victoire. Ce fait même n'a pas encore été expliqué jusqu'ici. Une poursuite rapide et générale aurait mis en déroute les troupes rebelles, fatiguées et découragées, dont les corps se mêlaient les uns dans les autres. En combattant deux heures de plus, les troupes fraîches de Buell auraient peut-être détruit l'armée de Beauregard. Pour une raison ou pour une autre, cela ne se fit pas et la nuit acheva de séparer les combattants.

A 5 heures, je demandai la permission de rentrer à Corinth ; j'étais épuisé par ma blessure et mon genou me faisait encore souffrir. On me l'accorda et je partis en m'écartant de la route que suivait l'armée en retraite, afin de pouvoir la dépasser. Pendant les six kilomètres que je parcourus à côté de cette armée battue, je vis bien des scènes de désolation et de souffrances. Les hommes se traînaient pêle-mêle le long d'une route étroite et presque impraticable. Ici, on voyait une longue ligne de voitures chargées de blessés entassés comme des sacs de blé, criant et gémissant, tandis que les mules qui les tractaient s'enfonçaient dans l'eau et la boue jusqu'au ventre, et que les voitures elles-mêmes s'y plongeaient quelquefois en partie. Et, comme pour en rajouter aux horreurs de la scène, les éléments eux-mêmes semblaient se déchaîner.

Dans la soirée, il commença à tomber une fine pluie qui devint torrentielle et finit par se transformer en une grêle qui nous fouettait le visage et nous aveuglait. L'orage dura trois heures, toujours avec la même violence. Je passai à côté de files de voitures chargées de soldats blessés ou mourants, n'ayant pas même une couverture pour se protéger de grêlons gros comme des œufs de perdrix, et qui couvrirent bientôt le sol d'une couche de glaçons de deux ou trois pouces d'épaisseur. Près de 300 hommes périrent pendant cette affreuse retraite. Leurs corps furent jetés sur les bas-côtés pour faire place aux blessés qui titubaient dans le sillage des chariots, dans l'espoir de trouver un abri et des soins médicaux.

Vers 20 heures, j'avais remonté toutes les colonnes et j'espérais bientôt atteindre Corinth, qui n'était plus qu'à deux kilomètres. Mais, au bout d'un moment, mes forces m'abandonnèrent. Je descendis de cheval et me traînai avec peine sur le bord de la route vers la porte d'une cabane abandonnée. J'y trouvai un chirurgien pansant quelques blessés qui avaient été envoyés là le premier jour de la bataille. Il me demanda aussitôt si j'étais blessé. Je lui répondis que je l'étais légèrement et que j'avais surtout besoin de nourriture et de sommeil. Alors il me donna deux croquets et une tasse de café de seigle. C'était le meilleur repas que j'eusse fait depuis trois jours. Je m'étendis sur le sol d'une chambre inoccupée et m'endormis.

Quand je me réveillai, il faisait plein jour. La chambre regorgeait tellement de blessés et de mourants, que l'on ne pouvait pas se mouvoir. Je ne me trouvais plus où je m'étais endormi. Mon sommeil avait été tellement lourd que je ne m'étais pas aperçu qu'on m'avait changé de place. Comme je me dressais sur mon séant, le chirurgien me dit : « Ah ! Ah ! Vous voilà revenu à la vie. Je croyais qu'il fallait au moins un tremblement de terre pour vous réveiller. Nous vous avons poussé d'un coin dans un autre comme une bûche de bois, et vous n'avez pas fait entendre un son ni donné un signe de vie. Des mourants râlaient autour de vous, on vous marchait dessus, et vous dormiez toujours comme un enfant dans son berceau. Où êtes-vous blessé ? ».

Je ne m'explique pas comment j'ai pu traverser les horreurs de cette nuit, plongé dans un profond sommeil et sans me douter de rien. Je remontai à cheval et arrivai à Corinth où je changeai de vêtements, pris un bain et trouvai un hôpital et un chirurgien. Ce dernier me

déclara inapte au service et me logea parmi les malades. On pansa mes blessures, puis je dormis encore six heures et me réveillai presque en parfaite santé. Ainsi se termina mon service d'officier d'ordonnance. Je résolus alors de ne plus jamais prendre part à une bataille contre mon gouvernement et cette résolution, je l'ai tenue.

Dans sa dépêche expédiée au secrétaire de la guerre à l'issue du second jour de la bataille, Beauregard essaya de masquer sa défaite. On en pensera ce qu'on voudra, mais elle n'en exprime pas moins fidèlement l'opinion générale du Sud sur la bataille de Pittsburg Landing :

Corinth, mardi 8 avril 1862.

Nous avons remporté une grande et glorieuse victoire. Pris de 8 à 10.000 prisonniers et 36 canons. Buell a renforcé Grant et nous nous sommes retirés à Corinth dans des retranchements que nous pouvons maintenir. Fortes pertes des deux côtés.

Beauregard

CHAPITRE VI - SERVICE DANS LES HOPITAUX

Les blessés arrivaient en foule, mais leur perte de sang, les secousses des chariots et les intempéries de cette terrible nuit, les avaient épuisés au point que, pour beaucoup d'entre eux, il n'y avait plus d'espoir de guérison. Au collège à New York, j'avais fréquenté des cours de médecine et j'avais acquis quelques connaissances sur les blessures et leur traitement. Me sentant de l'aptitude pour ce genre d'occupation, je me décidai vite à profiter de mes études pour me créer une carrière momentanée et appropriée aux circonstances. Mon premier désir fut de soigner les hommes de la compagnie que j'avais commandée lors de notre retraite de Nashville. J'allai à leur recherche et les trouvai près de Corinth. Quand je les découvris, je me hâtai de les faire transporter dans une église encore en construction et je les y soignai de mon mieux. Dès le lendemain, le docteur J.C. Nott, chirurgien en chef de la division de l'Ouest de l'armée confédérée, me nomma aide-chirurgien dans son état-major. Le nombre des chirurgiens étant insuffisant, on comprend pourquoi mes modestes talents me valurent cette distinction.

Le samedi suivant, 12 avril 1862, j'obtins, en raison de mes blessures, mon congé de l'armée, mais je conservai ma place d'aide-chirurgien à titre d'employé civil. Plusieurs des meilleurs chirurgiens civils du Sud arrivèrent à temps pour soulager les chirurgiens militaires. Parmi ceux-là, on peut notamment mentionner Surrell, de Virginie, Hargis et Baldwin, du Mississippi, Richardson, de La Nouvelle-Orléans, La Fressne, de l'Alabama. Dans le courant de la semaine qui suivit la bataille, les blessés nous arrivèrent par centaines. L'urgence nous obligea donc à pratiquer beaucoup plus d'amputations que si nous avions pu panser les blessures au premier moment. Surchargés de besogne, nous nous trouvions dans l'impossibilité de prodiguer, comme il l'aurait fallu, des soins immédiats et continuels à plus de 5.000 blessés. J'ai souvent vu des blessés qui, pour avoir été exposés au froid et à l'humidité, contractaient la gangrène avant d'arriver dans un hôpital. Dans ce cas, tout délai mis à l'opération pouvait être funeste, or, d'un autre côté, l'amputation était presque aussi dangereuse car elle provoquait souvent le tétanos. En moyenne, sur 10 amputés, 8 succombaient. Pendant cette semaine, à Corinth, la mortalité s'éleva à 50 hommes par jour.

Dans l'ensemble, les chirurgiens accomplissaient leur devoir avec un dévouement et un talent remarquables, mais parmi eux se trouvaient quelques jeunes gens qui, probablement, venaient à peine d'achever leurs études. Ceux-là pratiquaient des opérations difficiles avec

l'aplomb de praticiens consommés, sans aucun égard pour la vie ou les membres de leurs patients. Au bout de quelques jours des érysipèles⁵ se déclarèrent et plusieurs malades en décédèrent. La pneumonie, la typhoïde et la rougeole sévirent à leur tour. Bientôt, Corinth se transforma en un vaste hôpital. Dès que la chose fut possible, on dirigea sur Columbus, Okolona, Lauderdale Springs et d'autres endroits les malades transportables, ce qui nous soulagea dans nos labeurs. Mais ce fut surtout l'arrivée de femmes gardes-malades, qui nous aida le plus efficacement. Leur présence transforma tout. Comme par enchantement, l'ordre succéda au chaos et le zèle de ces dames dévouées engendra partout la propreté et le bien-être.⁶

Qu'on me permette d'interrompre un moment mon récit pour rappeler quelques incidents curieux survenus au milieu de cette lutte terrible dont je viens de raconter les faits principaux. Je signalerai avant tout un trait de courage héroïque, poussé jusqu'à la folie. Le brigadier général Gladden, de la Caroline du Sud, avait eu le bras gauche fracassé par une balle dès le premier jour de la bataille. Son chirurgien l'amputa à la hâte sur place. Au lieu de se retirer derrière les lignes pour se faire soigner, le général remonta à cheval malgré les récriminations de son état-major. Le lundi suivant, il passa la journée entière à cheval et le mardi, toujours à cheval, il se rendit à Corinth, à dix kilomètres du champ de bataille, et continua à y remplir ses fonctions.

Instruit de la chose, le général Bragg lui envoya un de ses aides de camp pour lui conseiller de se décharger de son commandement. A cela il fit la réponse suivante : « *Faites mes compliments au général Bragg et dites-lui que le général Gladden ne renoncera à son commandement qu'au moment où on le mettra dans son cercueil* ». En dépit des injonctions du chirurgien, il persista à demeurer debout, à recevoir des dépêches et à donner des ordres jusqu'au mercredi après-midi. Une attaque de tétanos le saisit alors brusquement et l'emporta en quelques minutes. Triste fin pour un homme qui possédait des talents incontestables et était doté de beaucoup de noblesse de caractère.

Deux jours plus tard, le 11 avril, un meurtre eut lieu, meurtre sanctionné par les lois de la guerre, mais qui n'en reste pas moins un acte vraiment odieux. Il prouve, une fois de plus, tout ce que la rébellion engendre d'atrocités et le danger que l'on court dans le Sud en y témoignant la moindre sympathie pour la cause de l'Union. Dans le Nord, on applaudit au patriotisme, là-bas on le punit comme un crime.

Voici le fait : lorsque les Rebelles levèrent des volontaires en Tennessee, deux frères du nom de Rowland s'engagèrent. Ils avaient un frère plus jeune, William, qui était un partisan de l'Union. Comme il refusait de s'enrôler, on l'incorpora de force dans l'armée. Il protesta contre la violence exercée sur lui. On ne l'écouta pas. Il déclara alors qu'il désertait à la première occasion, décidé à ne pas combattre pour une mauvaise cause et contre son gouvernement légitime. On fut inexorable, on l'arracha à sa famille et on le dirigea vers le théâtre de la guerre. A Fort Donelson, Rowland échappa à ses persécuteurs dès le second jour de l'attaque et rejoignit immédiatement l'armée de l'Union. Bien qu'appelé désormais à se battre contre ses propres frères, il sentit qu'il était dans le vrai et qu'il se sacrifiait pour une noble cause.

Quand le régiment dont il avait fait partie le captura à Shiloh, il n'eut plus le moindre doute sur son sort. Pendant son transfert à Corinth, plusieurs de ses anciens camarades et même ses deux frères essayèrent de le massacrer. Du reste, l'escorte le sauva de justesse au moment où l'un de ses persécuteurs se disposait à lui passer sa baïonnette à travers le corps. Trois jours plus tard, le général Hardee, dont l'ancien régiment de Rowland émargeait à sa division, donna l'ordre de le passer par les armes. Le général (et j'espère que ce fut par

⁵ Erysipèle ou Erysipèle : maladie infectieuse contagieuse de la peau, causée par un streptocoque. (NDLT)

⁶ Il ne s'agissait évidemment pas de « ladies » de la « bonne société » sudiste, comme en témoigne l'infirmière Kate Cummings. Voir « *Kate, the Journal of a Confederate Nurse* », Baton Rouge, 1959.

quelques remords de conscience) préféra ne pas assister à l'exécution et chargea le général Cleburne de le remplacer. A 16 heures, 10.000 soldats du Tennessee furent disposés en deux lignes parallèles se faisant front, à 300 m de distance. Le condamné, entouré de la garde prélevée dans son ancien régiment pour le fusiller, s'avança d'un pas ferme dans le corridor entre les troupes. Là, on avait creusé sa fosse à côté de laquelle reposait un cercueil de sapin noirci. Aucun ministre de la religion ne s'offrit pour diriger ses pensées vers un Sauveur miséricordieux et je crains qu'il ne fût bien mal préparé à entrer dans l'éternité qui allait s'ouvrir pour lui.

On lui lut la sentence de mort et on lui demanda s'il avait quelque excuse à faire valoir qui puisse motiver une commutation. Alors, d'une voix forte et assurée qui retentit au milieu des masses qui l'entouraient, il prononça les paroles suivantes : *« Camarades, soldats du Tennessee, on m'a forcé à entrer dans l'armée du Sud contre ma volonté et contre ma conscience. J'avais déclaré que je déserterais à la première occasion et je l'ai fait. J'ai toujours été partisan de l'Union, je ne m'en suis jamais caché et je joignis son armée pour faire le plus de mal possible aux Confédérés. Je crois que la cause de l'Union est une cause juste et qu'elle triomphera. Vous ne pouvez me tuer qu'une fois et je ne crains pas de mourir pour la bonne cause. Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de faire savoir à ma femme et à ma famille que je suis mort sans faiblir, fidèle à mes principes jusqu'au bout. J'ai deux frères dans vos rangs ; ils me tueraient de leurs propres mains, s'ils le pouvaient. Je leur pardonne, et maintenant visez-moi bien au cœur ; que ce soit vite fait ! »*.

Telles furent ses paroles. Elles dénotaient beaucoup d'énergie et de courage et avaient presque l'air d'un défi. Je me les rappelle comme si je venais de les entendre. Il n'était pas besoin d'un grand effort d'imagination pour me mettre à sa place. Si j'avais en effet réussi à m'échapper et que l'on m'eût repris, mon sort aurait été le sien. En dépit de ce qu'il en coûtait de désertir, je n'en étais pas moins résolu à tenter une évasion, et cela le plus tôt possible.

Lorsque Rowland eut fini de parler, il ôta son chapeau, son habit, sa cravate et, posant sa main sur son cœur, il dit : *« Visez ici ! »*. Un sergent s'avança pour lui lier les mains et lui bander les yeux. Il demanda de conserver les mains libres, mais on lui refusa cette faveur. Lorsque le mouchoir fut noué sur ses yeux, il s'agenouilla sur son cercueil, pria quelques minutes, puis il déclara qu'il était prêt. Le lieutenant commanda : *« Feu ! »* et 24 fusils, dont la moitié étaient chargés à balles, se déchargèrent sur lui. Dès que la fumée se fut dissipée, le corps du malheureux, tombé à la renverse, ne bougeait plus ; quelques balles lui avaient traversé la tête, d'autres l'avaient frappé au cœur. On jeta son corps dans le cercueil et ceux qui l'avaient fusillé l'enterrèrent. Tel fut le sort du patriote du Tennessee. Le prix de son sang sera réclamé à ceux qui fomentèrent la rébellion. Lorsqu'on lui raconta cette scène, le général Hardee déclara : *« Je crois vraiment que cet homme était devenu à moitié fou, à force de s'appesantir sur ses griefs imaginaires. Son exécution était nécessaire, afin d'empêcher d'autres de désertir comme lui, mais pour tout l'or du monde je n'aurais pas voulu y assister »*.

Ce spectacle renforça ma volonté de quitter l'armée du Sud et ce, dès que j'aurais touché ma solde, impayée depuis plusieurs mois. Sans argent, je ne pouvais pas entreprendre un voyage de plusieurs centaines de kilomètres, pendant lequel je risquerais à chaque instant d'éveiller les soupçons de tous ceux que je rencontrerais. Mais l'officier payeur n'était pas en fonds et il prétendit que je devais me rendre à Richmond pour toucher mon dû. Comme, d'une part, je n'avais pas de quoi me payer un voyage à Richmond et que, d'autre part, je voulais conserver mes chevaux pour m'aider dans ma fuite, je décidai d'occuper, pendant quelque temps encore, ma fonction d'aide chirurgien.

Le 17 avril, le chirurgien en chef de l'état-major auquel j'étais attaché partit pour Mobile, c'est-à-dire à près de 150 kilomètres, avec un convoi d'environ 40 blessés. Je m'embarquai

avec lui. Le voyage, déjà fatigant pour nous, se révéla excessivement pénible pour les blessés, que l'on avait entassés dans des wagons sans ressorts et dans lesquels il faisait très chaud. L'état de quelques-uns nous obligea de les confier aux soins de médecins que nous trouvâmes en chemin, parce qu'ils étaient incapables de supporter plus longtemps le cahotement des wagons. Nous avançons lentement de station en station, nous arrêtant pour prendre les provisions que les citoyens que nous rencontrions sur notre route nous apportaient en abondance et gratuitement. Partout où nous nous arrêtions assez longtemps, la foule accourait pour nous venir en aide. Les dames nous offraient des fleurs, des gelées et des gâteaux pour nos blessés ; les hommes, des provisions d'une nature plus substantielle. Un vieux monsieur riche, nommé Martin, habitant Lauderdale Springs, nous fit parvenir un chariot bourré de provisions.

Après deux jours et demi de voyage, nous atteignîmes Mobile. A la gare, de nombreuses dames nous attendaient avec leurs voitures pour transporter les blessés dans un grand hôpital bien aéré où on leur avait réservé de meilleures conditions de vie. De nombreux domestiques étaient mis à notre disposition pour porter ceux qui, trop gravement atteints, ne pouvaient supporter le mouvement de la voiture. Tout fut mis en œuvre pour le bien-être de ces pauvres gens : eau en abondance, vêtements propres, nourriture saine, sourires ou larmes sympathiques, conversations pieuses, livres religieux, rien ne manqua. Après m'être assuré que nos hommes seraient bien traités, je me mis à chercher le moyen de m'échapper de Mobile. J'envisageai un moment de gagner la flotte fédérale qui bloquait le port, si je ne pouvais pas percevoir ma solde pour retourner chez moi par terre. Tout ce que je vis ne contribua guère à m'encourager.

Il y avait environ 4.000 hommes de troupes dans la ville et aux alentours. Le Fort Morgan avait une garnison considérable et il était difficile de sortir tant que la flotte de l'Union croisait au large. Je renonçai donc à mon projet, irréalisable pour le moment. Au point de vue commercial, Mobile était une ville morte ; il ne s'y brassait plus aucune affaire, beaucoup de magasins étaient fermés et les rues avaient pris un air sinistre. Même l'arrivée d'un navire qui avait forcé le blocus et qui apportait de La Havane du café, des cigares, etc., ne suscita qu'une animation momentanée dans la ville. Ces arrivées étaient assez fréquentes pour n'avoir plus le charme de la nouveauté. Toutefois, je ne crois pas que l'inefficacité du blocus de Mobile puisse être imputable aux ministères à Washington ou aux commandants de l'escadre. La côte, en effet, est truffée de caps formant des baies profondes, et les cours d'eau navigables y sont si nombreux, qu'il faudrait un cordon de vaisseaux rapprochés les uns des autres, à proximité du rivage, pour interdire les sorties et les entrées.

L'incident que je viens de citer fournit une preuve nouvelle de la surveillance rigoureuse que les Etats confédérés exercent sur la presse. Les journaux de Mobile ne mentionnèrent pas l'arrivée de ce forceur de blocus, quoique tout le monde le sache. Au commencement de l'année, les journaux du Sud se vantaient beaucoup du nombre des navires qui forçaient le blocus ; ils donnaient leurs noms, indiquaient leurs cargaisons et l'endroit où ils avaient débarqué. Mais, depuis quelques mois, on avait défendu de publier ces faits, et l'on ne peut nier que c'était agir fort sagement. Depuis longtemps, aucun journal du Sud, à ma connaissance, ne mentionnait les importations de canons ni d'autres objets, si ce n'est par des phrases ambiguës qui déguisaient plutôt qu'elles indiquaient le moment et l'endroit des débarquements.

Je retournai à l'hôpital, sentant que mon existence y était rivée pour quelque temps encore. J'y fus le témoin d'une anecdote qui prouve la puissance de la pression populaire. Un vieux monsieur réputé fort avare refusait jusqu'alors de répondre aux appels de solidarité. Sentant le vent qui soufflait dans le peuple en faveur des soldats, il vint à l'hôpital, une liasse de billets de banque à la main et, allant de lit en lit, distribua à chaque

blessé un billet de cinq dollars, en répétant avec un sourire convulsif : « *Faites-vous du bien, faites-vous du bien, mon bon ami !* ». Je crains que le pauvre homme ne se fit pas grand bien à lui-même ; son argent ne sortait de ses mains que contraint et forcé par l'opinion publique.

Le chirurgien en chef, homme aussi estimable dans sa vie privée que distingué dans l'exercice de sa profession, me demanda de me rendre l'hôpital de Selma (Alabama), dirigé par le docteur W.P. Reese. Je partis donc le 21 avril avec les 23 blessés confiés à mes soins. Nous débarquâmes dans cette ville le lendemain, après avoir parcouru 90 kilomètres sur la rivière Alabama. Le voyage par eau avait sensiblement amélioré l'état de mes hommes. Cette fois encore, en arrivant, des voitures privées nous attendaient pour transporter les blessés dans l'hôpital aménagé dans une grande école de jeunes filles. Avec ses vastes salles très bien aérées grâce à ses plafonds élevés, le bâtiment convenait admirablement à cet usage. Une de ses ailes, contenant une grande salle de musique, fut confiée à mes soins. Les malades d'un régiment en formation occupaient une autre aile. Ici, comme dans tant d'autres endroits du Sud, la guerre avait fait fermer l'école.

Cette fois encore, les dames de Selma nous inondèrent de leurs bienfaits : du vin, de la gelée, des fraises, des gâteaux et des fleurs. J'étais privé depuis si longtemps de la société de femmes respectables, que j'appréciais d'autant plus vivement ces aimables attentions. Ces dames désiraient tellement contribuer au bien-être de ceux qui avaient été blessés en protégeant leurs demeures - c'est tout au moins ce qu'elles croyaient - qu'elles firent apporter un piano dans mon quartier. Alors, ces demoiselles rivalisèrent entre elles à qui nous enchanterait le plus en nous jouant la *Marseillaise* et d'autres chants patriotiques.

Selma est une belle ville de 3 à 4.000 habitants, située sur la rive droite de la rivière Alabama. Elle est bâtie sur un plateau uni qui s'étend à quelque distance du bord et s'élève à une quinzaine de mètres au-dessus de l'eau. On y accède par une pente assez raide. Ses puits artésiens constituent une des curiosités de l'endroit. On dit qu'ils figurent parmi les plus remarquables du monde entier. Dans la grande rue de la ville et au croisement de plusieurs autres rues, il y a cinq réservoirs contenant de l'eau extraite à plusieurs centaines de pieds de profondeur, et en plus grande quantité qu'il n'en faut pour les habitants. Cette eau, légèrement imprégnée de matières minérales, est agréable au goût et on lui attribue des vertus médicinales.

Les habitants de Selma sont remarquables par leur intelligence et leur culture. Nulle part ailleurs dans le Sud, je n'ai formé des connaissances aussi agréables que dans cette ville. Leur enthousiasme pour la cause des Rebelles s'est mué en une véritable fièvre et leurs bontés pour leurs soldats ne se démentirent pas un instant. Le comité local de l'Association de secours approvisionnait gratuitement l'hôpital et paraissait chagrin que nous ne lui en demandions pas davantage. Dans son rapport sur sa visite incognito des hôpitaux du Sud, l'adjudant général Cooper confirma que mon hôpital était un modèle en termes de propreté et de qualité des soins.

Après trois semaines passées à Selma, j'obtins un congé de dix jours pour aller à Richmond dans l'espoir d'y obtenir mes arriérés de solde. Ayant pu me procurer un billet de transport du gouvernement, j'y arrivai le 15 mai, anxieux de trouver l'officier payeur de bonne humeur et en fonds, car c'est de lui que dépendait mon projet de prompt évaseion. L'argent accomplit souvent ce que l'audace est impuissante à mener à bien. Je vis bientôt que je m'étais leurré d'un vain espoir, en partie du moins. Je n'obtins qu'un cinquième de mes arriérés ; on me les paya sans difficulté, mais on me dit que c'était à la division de l'Ouest de régler ce qui m'était encore dû. Je fis des objections, mais elles ne servirent de rien et je quittai le bureau de l'officier payeur d'assez mauvaise humeur. Je décidai de me venger d'un tel gouvernement en m'efforçant de recueillir tous les renseignements qui pourraient être utiles à mon pays sur l'état de l'armée rebelle, soit à Richmond même, soit

autour de la ville. Une nouvelle fois, la sage vigilance des autorités déjoua mes intentions. Mon permis pour entrer dans la ville ne me donnait aucun autre droit ; je devais absolument m'en procurer un second pour pouvoir y rester car la prévôté l'exigerait à chaque coin de rue. Puis il en fallait un troisième encore pour quitter la ville, et l'on ne pouvait en sortir que d'un seul côté.

Quoique revêtu de l'uniforme d'aide chirurgien, il me fut impossible d'accéder aux forces stationnées en dehors de la ville et donc de poursuivre mes investigations. De plus, comme on me demandait 5 \$ par jour à l'hôtel Ballard, je devais m'en aller si je ne voulais pas me retrouver à sec. Jamais je n'avais si complètement échoué dans mes plans. Je quittai Richmond pour retourner à Selma le 20 mai, me livrant à d'amères pensées sur cette rébellion, qui avait débuté par la fraude, qui persistait en contraignant ses ennemis à combattre leurs propres amis et qui refusait de payer ce service forcé. Plus je réfléchissais, plus j'étais convaincu que jamais je ne recevrais ma solde en entier.

La loi sur la conscription, qui avait été mise en vigueur le 16 mai, allait être appliquée d'une manière encore plus rigoureuse. Si je retournais à Corinth auprès de l'officier payeur, j'aurais à subir de nouveaux délais et l'on m'obligerait peut-être à reprendre du service. La pensée que les autorités rebelles manquaient à tous leurs engagements envers moi afin de me reprendre dans ses fils odieux me poussait à une exaspération voisine de la folie. De plus, je savais que, dans ma position actuelle, je ne pouvais rester plus longtemps à Selma. Les blessés s'y rétablissaient tous ; il n'y restait plus qu'un pauvre malheureux et il n'en arrivait pas d'autres. L'opinion publique, à Selma, était tellement surexcitée qu'il aurait été difficile à un homme en état de porter les armes d'y rester sans rien faire. Les jeunes demoiselles étaient si enthousiastes dans leur patriotisme, que tous les jeunes gens valides ne pouvaient faire autrement que de s'enrôler.

Quand donc le Nord se réveillera-t-il à la voix du patriotisme pour défendre sa vie nationale, menacée aujourd'hui par l'hydre de la rébellion? Dans les magasins, des centaines et des centaines de jeunes Nordistes accomplissent un ouvrage que des femmes feraient aussi bien qu'eux. Un grand nombre d'hommes plus âgés s'enrichissent sous la protection de notre gouvernement et se lamentent des taxes que la guerre leur impose. Voilà où ils en sont, tandis qu'on en est à se demander si la rébellion ne va pas les balayer, eux et leurs richesses, en plongeant le pays dans la ruine et l'anarchie. Le Nord est endormi et son sommeil sera le sommeil de la mort nationale si, animé d'un esprit nouveau, il ne secoue pas la honteuse torpeur dans laquelle il se complait.

CHAPITRE VII – MON EVASION

Il devenait maintenant évident que, si je rentrais dans l'intérieur du pays, il ne me serait plus possible d'échapper à la conscription. Cependant je ne pouvais pas obtenir la solde qui m'était due, or, sans elle, comment franchir quelques centaines de kilomètres ? J'aurais pu vendre un de mes chevaux, mais les prix étaient bas à Selma, parce qu'on y était loin du théâtre de la guerre. De plus, on m'aurait payé en argent confédéré qui avait peu de valeur. Je n'avais pas envie de faire ce sacrifice, prévoyant que j'aurais besoin de tous les dollars que je pourrais épargner pour sortir de l'empire de Jefferson Davis. D'autres obstacles risquaient encore d'entraver ma fuite. L'armée contrôlait tous les points cruciaux, les chemins de fer et les grands axes routiers. Il m'était donc impossible de m'enfuir en tenue civile et, ayant été démobilisé avant de travailler dans un hôpital, il eût été dangereux de revêtir mon uniforme. Je décidai néanmoins de le conserver et de me faire passer pour un officier en congé. Pourvu qu'on ne me pressât pas trop de questions, il me restait encore de bonnes chances de ce côté.

Le matin du 26 mai, je pris toutes les dispositions nécessaires pour que mes malades fussent bien soignés. Je passai ensuite une dernière fois dans les salles, les regardai tous en face et pris en moi-même congé de chacun d'eux. Dans quelques jours, lorsqu'ils apprendront ma disparition, j'espère qu'ils auront compris l'adieu mental que je leur avais adressé. Je chargeai le jeune docteur Reese de prendre soin d'eux jusqu'à mon retour, lui disant que je songeais à remonter l'Alabama pour conduire mes chevaux dans une ferme où ils puissent pâturer. Jetant un dernier coup d'œil sur Selma, réprimant à grand peine un soupir en pensant que je ne jouirais plus de la société de ses femmes charmantes, je m'embarquai à bord du vapeur *Grande-République*, en partance pour Montgomery. J'y débarquai dans la soirée, y passai la nuit et parvins à obtenir à la fois un laissez-passer militaire et le transport gratuit de cette ville à Chattanooga où s'organisait un corps important de la cavalerie confédérée. Les forces fédérales occupaient la rive nord de la rivière Tennessee.

Je jugeai plus sage d'échanger mes billets confédérés pour de l'or car c'était le seul moyen d'assurer mes dépenses une fois que j'aurais atteint les lignes fédérales. Or, cet échange ne s'opérait pas facilement. Les Confédérés envoyaient leur or par millions en Europe pour acheter des armes et des munitions, s'en remettant au patriotisme du peuple pour maintenir le crédit de leur papier-monnaie. De peur aussi que les agitateurs n'entreprissent de le déprécier, Richmond promulgua une loi infligeant une peine sévère à quiconque spéculerait sur la valeur de ses billets. Pendant quelque temps, le gouvernement rebelle réussit à maintenir le crédit de son papier-monnaie, mais l'or et les pièces d'argent disparurent vite. Comme il me fallait de l'or à tout prix, j'entrai dans le bureau d'un courtier, lui demandai d'en acheter sept onces et lui montrai mon paquet de billets. Après avoir griffonné quelques chiffres, il m'annonça que sept onces d'or me coûteraient 270 \$. « *Pesez-le* », lui dis-je. « *En lingots ou en or monnayé ?* ». Je lui répondis que l'or monnayé était plus commode à transporter.

Je quittai Montgomery par le chemin de fer de Chattanooga, le matin du 27. Dans mon compartiment, je trouvai un soldat dont je tairai le nom par égard pour sa famille, qui m'a prodigué ses bontés. Il me dit qu'il se rendait chez lui en congé. Comme je le soupçonnais alors et comme je l'appris plus tard, en réalité il désertait. Un sentiment d'affinité nous attira l'un vers l'autre et fit de nous deux camarades intimes, si bien que je finis par savoir toute son histoire. Je fus moins communicatif. Les précautions dont je m'entourais et mes réticences continuelles lui donnèrent sans doute une image assez pitoyable de mes antécédents ou de mes intentions. Son histoire, dont j'eus l'occasion de connaître le fin mot, quelques semaines plus tard, vaut la peine d'être racontée. Elle démontre, une fois de plus, combien le gouvernement rebelle est fort à l'intérieur et à quelles extrémités il doit recourir pour maintenir son armée.

La loi sur la conscription, votée par le Congrès confédéré, fut mise en vigueur le 16 mai 1862. En vertu de celle-ci, tous les citoyens blancs valides, entre 18 et 35 ans, étaient contraints de servir dans l'armée. Un autre article de cette loi plaçait tous les citoyens de 35 à 55 ans dans une milice locale, une réserve destinée à la défense de leur Etat en cas d'invasion. Mais comme tous les Etats rebelles furent envahis, tous mobilisèrent leur milice. Ainsi, les forces armées rebelles incorporèrent dans leurs rangs tous les Blancs valides de 18 à 55 ans. Une troisième disposition de la loi stipulait que les hommes au-dessous de 18 ans et au-dessus de 35, alors sous les drapeaux, seraient démobilisés trois mois après l'application de ladite loi, pour autant que leur départ coïncide avec un nombre égal de nouvelles recrues. Cette dernière clause permettait de maintenir sous les drapeaux les hommes appartenant à cette tranche d'âge tant que leurs régiments n'avaient pas reconstitué leur effectif. Enfin, un autre article prorogeait d'office le terme d'engagement des volontaires qui ne s'étaient enrôlés que pour un an. A l'expiration de leur douze mois de

service, ceux-ci furent obligés de se rengager pour deux ans ou pour la durée de la guerre, mais cette fois avec la faculté de pouvoir élire leurs nouveaux officiers.

C'est en vertu de cette dernière disposition que l'armée réorganisait à Corinth les volontaires qui avaient déjà effectué douze mois de service. La troupe du 5^e d'infanterie du Tennessee, commandé par le colonel Benjamin J. Hill, refusa formellement de continuer son service en dehors de son Etat. Quand leurs officiers apprirent ce début de mutinerie, ils résolurent de la circonscrire sur-le-champ. Ils emmenèrent le régiment à peu de distance de son camp pour le soumettre à l'exercice pendant une heure ou deux, puis ordonnèrent de former les faisceaux et autorisèrent les hommes à retourner au camp pour dîner. Pendant qu'ils mangeaient, un autre détachement confisqua leurs armes tandis que plusieurs milliers de soldats convergeaient vers le bivouac des présumés mutins. Ces troupes formèrent un carré évidé en son centre. Cinq mille hommes constituaient deux des côtés du carré et une batterie d'artillerie de campagne de 10 canons, chargés à mitraille, avec les canonniers à leurs pièces, formait un troisième côté. Le quatrième côté restait ouvert.

Le 5^e Tennessee reçut alors l'ordre de se porter désarmé dans cet espace vide et les officiers invitèrent les hommes à prêter serment, tout en ajoutant que chacun était libre de faire ce qu'il voulait. Après que le régiment eut prêté serment en corps, le colonel déclara que, s'il s'y trouvait quelqu'un qui ne l'eût pas fait de sa libre volonté, il pouvait sortir des rangs. Six hommes s'avancèrent, deux d'entre eux étaient frères. Ils expliquèrent qu'ils s'étaient engagés volontiers pour une année, qu'ils avaient servi fidèlement, qu'ils avaient supporté les privations et les fatigues sans se plaindre et sans demander de congé, mais qu'ils avaient laissé leur famille sans moyen d'existence et qu'elle en souffrait. Ils demandaient donc qu'on leur accordât la permission de retourner chez eux, de s'y reposer et de pourvoir à la subsistance des leurs. Après quoi ils reprendraient leur service. Le colonel Hill habitait dans le voisinage de ces hommes ; il savait qu'ils disaient la vérité et il essayait de les tranquilliser par des paroles amicales, lorsque le général Beauregard, ayant aperçu de loin ce qui se passait, arriva au galop.

« Colonel Hill » s'écria-t-il aussitôt, « *est-ce que ces hommes refusent de prêter serment ?* ».

« *Oui, mon général !* ».

« *Et bien ! Fusillez-les demain à 10 heures, s'ils ne changent pas d'avis d'ici là* » et le général s'éloigna.

Le lendemain, avant 10 heures, tous les soldats avaient prêté le serment voulu, mais l'un des deux frères, furieux, déclara que cela ne l'empêcherait pas de désertir. On l'aurait peut-être fait fusiller pour cette parole imprudente, s'il n'avait pas immédiatement demandé pardon pour cette faute. Cependant, dans son for intérieur, sa résolution demeura inébranlable. Quelques jours plus tard ce même homme était de service aux avant-postes. A la tombée de la nuit, il essaya de traverser la ligne des sentinelles et on lui tira dessus. Il fut touché au côté et, comme sa blessure lui semblait légère, il réintégra son poste en prétendant qu'une sentinelle fédérale l'avait blessé. Après qu'on eut extrait la balle, on l'envoya à l'hôpital d'Atlanta, en Géorgie. Il s'en échappa et, via Montgomery, se dirigea vers le comté de Warren (Tennessee) où habitait sa famille. C'était cet homme avec qui je me liai dans le chemin de fer de Montgomery à Chattanooga, et qui devint mon compagnon de route. Sa blessure paraissait cicatrisée et guérie. Je lui prêtai un de mes chevaux et, à partir de ce moment, nous résolûmes d'unir nos destinées, de nous tenir prêts à tout et de nous aider mutuellement en toute occasion.

Nous arrivâmes à Chattanooga le 1^{er} juin et, à mon grand déplaisir, je trouvai cette ville occupée par 7.500 cavaliers soumis à une sévère discipline. Nous étions pris comme des souris dans une souricière. Mon laissez-passer n'allait pas plus loin et nous étions à peu de distance des avant-postes fédéraux. Comment sortir de la ville ? Nous descendîmes à l'hôtel

Crutchfield, installâmes nos chevaux dans son écurie, puis nous entrâmes dans son bar en nous efforçant de ne pas attirer l'attention tout en tendant l'oreille pour recueillir un maximum de renseignements. J'eus grand soin d'éviter toute démarche qui aurait pu me faire reconnaître. La compagnie que j'avais commandée pendant notre longue retraite de Nashville se trouvait à Chattanooga et si l'un de mes hommes me voyait, ma position eût été critique. J'usai donc des plus grandes précautions. Je m'aperçus rapidement que nous ne pourrions pas quitter la ville en uniforme ; aucun homme de la garnison ne pouvait sortir de la ville, sans permission écrite. Je parcourus alors les rues, à la recherche de quelque chose susceptible de favoriser mes plans. J'aperçus bientôt un magasin tenu par un Juif qui vendait des uniformes et des habits civils neufs et usagés. Mon parti fut bientôt pris, je retournai à l'écurie, emmenant avec moi un officier de cavalerie, fraîchement promu, qui paraissait tout fier de son nouvel uniforme et qui recherchait à n'importe quel prix une belle selle d'ordonnance.

A bout de ressources, j'étais obligé de vendre tandis que lui, gonflé d'orgueil et regorgeant d'or, ne demandait qu'à acheter. Le marché fut donc vite conclu. Avec une partie de cet argent, je fis l'acquisition d'une selle et d'une bride de campagnard. Le fripier juif me transforma ensuite en fermier de la classe moyenne. Mon compagnon de voyage réussit aussi à se déguiser et, à la faveur du crépuscule, nous pouvions nous faire passer pour des fermiers visitant la ville. Après avoir traversé les lignes de sentinelles, nous pénétrâmes dans les bois en direction de la rive du Tennessee. Nous pensions y trouver un bac et nous espérions qu'au moyen de notre bourse et éventuellement de nos pistolets, nous déciderions le batelier à nous passer sur l'autre rive. J'étais résolu à tout oser pour mener mon plan à bien. Après avoir chevauché pendant six kilomètres, nous décidâmes de passer la nuit dans les bois. A l'aube, je laissai mon compagnon et nos chevaux dans une retraite sûre et je partis en reconnaissance.

J'avançais péniblement dans la direction de la rivière lorsque je rencontrai un brave homme qui consentit à me renseigner. Il m'indiqua la demeure et le nom d'un batelier qui disposait d'un bac. Il m'apprit aussi que, depuis quelque temps, il lui était interdit de passer qui que ce soit. Continuant ma route, je croisai un autre personnage qui me fournit des indications plus précises encore sur le batelier que je cherchais. Je me trouvais beaucoup plus près de sa demeure que je ne le pensais. Parfaitement renseigné, j'atteignis sans peine la maison en question et ce que je ne désirais pas moins, un déjeuner. Jouant au voyageur, je pus, sans exciter les soupçons, faire ample provision de sandwiches pour mon compagnon d'infortune. J'empruntai un autre chemin pour le rejoindre et je me réjouis en voyant nos chevaux se repaître de l'herbe touffue qui croissait autour d'eux. C'était un point vital pour nous que de les savoir bien nourris et dans de bonnes dispositions. Nos vies dépendaient encore de leur rapidité et de leurs forces.

Les nouvelles que j'apportais à mon compagnon n'étaient pas fort rassurantes. Le batelier était un ardent partisan du Sud. D'après lui, il aurait déjà refusé plus d'une proposition magnifique car il redoutait d'être pendu en contrevenant à ses instructions. Il est bon d'ajouter qu'il avait soin d'accompagner ses propos de jurons et d'imprécations qui, je l'avoue dans ce cas-là, me firent une impression moins désagréable qu'à l'ordinaire. L'expérience m'avait en effet inculqué que l'homme qui use si facilement de gros mots, manque souvent de courage dès que vient l'occasion d'en manifester. Lorsqu'il se vanta que jamais son bac ne véhiculerait chez les Yankees un de ces misérables traîtres au Sud, je lui conseillai même de redoubler de vigilance parce que les Fédéraux n'étaient pas loin. En même temps, je ne lui pipai pas un mot de mon projet de traverser la rivière, quoique j'eusse décidé qu'il nous la ferait traverser ce même soir. C'était là notre seule chance de salut. Après m'être concerté avec mon compagnon, je repartis chez mon batelier. En y arrivant j'expliquai mon retour en lui disant que j'avais perdu mon chemin dans les bois et

que, sans le vouloir, je m'étais retrouvé près de chez lui.

Après avoir dîné avec mon batelier, nous sortîmes pour bavarder et fumer et, tout en causant, je l'amenai tout près de son bac. Là, je m'assis et j'essayai de voir l'effet que produirait sur lui la vue des pièces d'or que j'avais achetées à Montgomery. Ses yeux brillèrent lorsque je lui en exhibai une tout en l'entretenant, d'une manière générale, du peu de valeur du papier-monnaie et en particulier du sort futur des Etats confédérés. Cependant, le moment approchait où, comme convenu, mon compagnon de voyage devait arriver sur le bord de la rivière avec les chevaux. Je descendis sur la rive pour m'assurer de plus près de l'état du bac. Le batelier m'accompagna. Comme je posais le pied sur le bord du bateau, j'entendis le bruit des chevaux : « *Voici une pièce d'or pour vous* », dis-je alors à mon homme d'un ton ferme et calme, « *et vous allez me traverser de l'autre côté de l'eau, moi et mon camarade* ». Il se mit à pousser de grands cris, me faisant une foule d'objections, déclarant entre autres que jamais il ne risquerait sa vie pour si peu. Enfin il me demanda 10 \$ de plus, que je lui payai sans hésiter et, dans les minutes qui suivirent, nos chevaux étaient embarqués et nous entreprenions la traversée.

Pendant celle-ci, je m'employai à tranquilliser mon cheval qui était assez effarouché, et à réfléchir à ce qui me restait à faire. J'en conclus qu'il serait mal avisé de renvoyer immédiatement notre passeur chez lui puisqu'en moins d'une demi-heure, il pouvait lancer à nos trousses un escadron de cavalerie qui ne manquerait pas, ignorants comme nous l'étions du pays, de nous réintégrer de force dans le giron de la rébellion avec une corde passée à notre cou. Un homme qui prenait 20 \$ pour un travail de vingt minutes, après avoir juré que rien au monde ne le ferait désobéir aux autorités, ne méritait certes pas notre entière confiance. Je murmurai à voix basse à mon camarade : « *Il faut que cet homme nous conduise jusqu'à un endroit que vous connaissez* ». Mon compagnon de désertion n'était plus qu'à 30 kilomètres de chez lui et il connaissait le pays à peu de distance au nord de l'endroit où nous nous trouvions.

Nous décidâmes donc qu'au moment où nous atteindrions la rive opposée je resterais en arrière et que, lorsque notre batelier descendrait à terre pour reprendre haleine avant de repasser l'eau, je le suivrais de près. Ainsi fut fait : « *Voyons, mon brave* », lui dis-je alors, « *vous nous avez rendu un grand service pour de l'argent ; vous allez nous en rendre un autre par pure amitié. Nous sommes étrangers par ici, vous allez nous conduire au pied de la montagne de Waldon, et là nous vous congédierons* ». Il répondit évidemment à cette demande par de nouveaux cris et par des lamentations, mais la position avantageuse que j'avais prise entre lui et son bateau ainsi que l'éloquence de mon six coups mirent rapidement un terme à la discussion et il se résigna à marcher devant nous. Nous le tenions à distance, flanqué de nos chevaux, et nous nous mîmes à converser aussi agréablement que les circonstances le permettaient.

Pendant trois kilomètres, nous suivîmes notre guide prisonnier jusqu'au pied de la montagne Waldon. Depuis son sommet, mon ami espérait reconnaître le pays et évaluer la distance que nous avions encore à parcourir. Lorsque nous l'atteignîmes, nous nous arrê tâmes et, après avoir signifié à notre batelier que le désir de sauver nos têtes nous excusait mieux que de belles paroles, nous le remerciâmes du service que nous l'avions contraint de nous rendre. Nous nous retrouvions, en pleine obscurité, au pied d'une montagne sombre, ignorant tout du chemin que nous devions prendre, sachant seulement qu'il fallait nous diriger vers le Nord.

Après avoir gravi quelques centaines de pieds sur le flanc de la montagne, nous nous écartâmes de la route pour chercher un abri au milieu des rochers, attachâmes nos chevaux, puis nous nous étendîmes sous un roc et nous essayâmes de dormir. Toutes les avances que je fis à Morphée furent en pure perte ; mon cœur et ma tête étaient trop agités. J'étais à la frontière de cette terre de liberté que j'espérais atteindre depuis treize longs mois de lutte et

de travail, et je me demandais s'il me serait enfin permis d'y accéder en paix ou s'il me faudrait encore affronter de nouveaux dangers et finir par trouver la mort réservée aux déserteurs ?

Le 8 juin au matin le soleil se leva sur les montagnes du Cumberland, inondant de ses rayons la vallée de la Sequatchie, dont nous prîmes le chemin, le cœur plus léger que nous ne l'avions eu depuis longtemps. Tout en descendant la montagne, mon compagnon reconnu dans le lointain quelques localités et il décrivit la route qui, disait-il, nous mènerait à la demeure de son père. Son côté le faisait d'autant plus souffrir que, pendant les nuits passées dans les bois, il avait contracté un refroidissement qui menaçait d'enflammer et de rouvrir sa blessure reçue en essayant de traverser la ligne des sentinelles confédérées. Il parlait constamment de sa maison, de ses parents, ne doutant pas que les soins de sa mère finiraient par le guérir.

A 9 heures, nous arrivions à une ferme où, sans nous poser trop de questions embarrassantes, on voulut bien nous donner à manger à nous et à nos chevaux. Mon brave Sélim avait grand besoin d'une bonne nourriture et de soins assidus et il me tardait de les lui procurer. Il avait été mon fidèle compagnon dans plus d'une entreprise périlleuse et il avait appris à répondre à mes caresses par un mouvement d'oreilles et de tête, comme pour me dire : « *Je suis prêt* ». Lorsque je fis la connaissance de Sélim, il était indompté et m'avait donné un coup au genou dont je n'étais pas encore remis. Je lui avais pardonné depuis longtemps cette incartade. N'était-ce pas à lui que je devais de m'être tiré sain et sauf de cette terrible retraite de Nashville. Il ne m'avait jamais trahi en face d'un danger, il était resté immobile à son poste à Corinth, tandis que je perdais deux de ses camarades sur le champ de bataille de Shiloh. On aurait dit qu'il était reconnaissant de ce que je l'avais préservé du malheur de partager leur sort car il me servit toujours avec la plus entière docilité.

Tous ceux que nous rencontrions étaient sécessionnistes et considéraient que nous l'étions aussi. Nous avons fait à peu près quinze kilomètres ce jour-là. Le soir venu nous fûmes obligés de chercher un nouvel abri au milieu des rochers. Cette démarche nous paraissait la plus sûre puisque nous ignorions à quelle espèce de gens nous avions eu affaire dans le courant de la journée. Enfin, le 4 juin, après un détour d'environ six kilomètres, détour destiné à dérouter ceux qui auraient pu nous poursuivre, apparut enfin la demeure de mon ami. Je n'essaierai pas de décrire l'accueil mêlé de larmes et de joie que lui réservèrent sa mère et ses deux sœurs, ni l'orgueil avec lequel son bon vieux père serra dans ses bras ce soldat, dans lequel il reconnaissait son fils. Mes hôtes accueillirent cordialement l'étranger qui leur ramenait leur fils blessé et mirent à ma disposition le confort de leur modeste habitation, sans se douter nullement que je rejoignais les Yankees, ni même que leur fils avait déserté. Pour la première fois depuis bien des mois, j'éprouvai un sentiment de douce sécurité. Cependant mes hôtes étaient tous sécessionnistes et s'entretenaient constamment du succès certain de leur cause ; il fallait donc encore cacher mes sentiments et mes projets.

Le lendemain de notre arrivée, le pauvre blessé se mit au lit et ne s'en releva plus. Les fatigues du voyage déclenchèrent une inflammation de poitrine qui le terrassa en peu de jours. Je lui prodiguai tous mes soins, je lui dis tout ce que je savais d'un monde meilleur, essayant de me rappeler les pieuses paroles que mon père, en qualité de pasteur, prononçait auprès des mourants. Le 12 juin, mon pauvre camarade passa dans la sombre vallée.

Quant à moi, je n'avais plus qu'un pas à faire pour être libre. Ce pas, c'était de gagner les lignes fédérales, de prêter le serment d'allégeance à l'Union et de me procurer un passeport. Mais comment y parvenir ? Vers le 20 juin, un incident manqua de compromettre ma fuite et cependant, il contribua à sa réussite. Je m'étais rendu à cheval, sur mon brave Sélim, au village de MacMinnville, situé à quelques kilomètres de la ferme de mon ami, dans l'espoir de glaner quelques renseignements sur la position de l'armée fédérale. Si elle n'était guère

éloignée, j'envisageais de gagner ses avant-postes sans exciter de soupçons. J'avais laissé Sélim à l'hôtel lorsque, à la stupéfaction du village, le général fédéral Ebenezer Dumont et toute sa cavalerie y déboulèrent au galop. S'étant pris de passion pour mon cheval, un de ses hommes l'emmena sans mon consentement et à mon insu. Ma seule consolation, c'est que mon noble coursier servirait dorénavant la bonne cause. Le meilleur souhait que je puisse formuler à son endroit, c'est qu'il soit appelé à porter quelque brave officier des Etats-Unis et qu'il piétine un jour le dernier ennemi de notre glorieuse Union. La cavalerie quitta la ville quelques heures plus tard, non sans y avoir planté l'étendard de l'Union. Cependant, peu de jours après, un escadron de la cavalerie de Morgan arriva à son tour et coupa la hampe du drapeau. L'un des soldats roula l'étendard et le plaça derrière sa selle, chargeant les gens de l'endroit de faire savoir au général Dumont où il pourrait le récupérer s'il lui en prenait fantaisie.

Je quittai le village peu après les troupes fédérales et me dirigeai dans la direction opposée, avec un plan arrêté dans mon esprit. Je restai trois jours encore avec mes amis de la ferme, puis je sellai le cheval qui me restait en avertissant la famille que je m'absentais quelque temps. Je pris la direction de MacMinville et, l'ayant traversée, poussai droit sur Murfreesboro qui était alors occupé par les forces de l'Union. Interpellé par les sentinelles à 1.500 m de la ville, je leur dis que je désirais voir l'officier qui commandait. Les factionnaires me permirent d'avancer et m'indiquèrent où je le trouverais. Ils connaissaient moins que moi les ruses du Sud, sans cela ils ne m'auraient pas permis de pénétrer seul dans la ville. Dès que j'eus découvert l'officier que je cherchais, je lui expliquai qu'un cavalier de l'armée fédérale s'était emparé de mon cheval à MacMinville quelques jours auparavant et que je désirais vivement le reprendre. Il me répondit qu'il ne pouvait aucunement m'aider, à moins que je consentisse à prêter serment de fidélité aux Etats-Unis. Je n'y fis pas d'objections. J'eus, cependant, l'air d'hésiter un peu, afin de ne pas paraître trop différent de la masse des cultivateurs de ces contrées. Tout en ayant l'air d'hésiter, j'éprouvais une si grande joie qu'elle se manifesta sûrement lorsque j'apposai ma signature au bas de la formule de serment que voici : *« Moi ! A - B - je jure, sans aucune réserve mentale et évasive, que je soutiendrai la constitution des Etats-Unis et les lois faites pour l'appuyer; je jure de ne pas prendre les armes contre les Etats-Unis, de ne donner ni aide ni secours, de ne fournir aucune information ni directement ni indirectement, à qui que ce soit appartenant aux Etats dits confédérés, qui sont maintenant ou qui pourraient être en révolte contre les Etats-Unis »*. Sur l'autre côté du papier se trouvait un passeport militaire délivré par le lieutenant-colonel Parkhurst, gouverneur militaire de Murfreesboro.

A Nashville, j'eus le plaisir de retrouver cet ami de mon père, qui s'était occupé de moi pendant ma maladie, et de lui exprimer encore une fois ma reconnaissance. Je ne demanderai pas au lecteur de me suivre pendant mon voyage à New York via Louisville et Cincinnati ; je ne décrirai pas non plus mon arrivée à la maison, la joie, les larmes de mon père, de ma mère, de mes sœurs, de mon frère, qui retrouvaient enfin parmi les vivants, celui qu'ils avaient cru au nombre des morts.

* * * * *

L'illustration de l'entête de cet article est une copie de la toile "Steady on the Colours" de l'artiste américain Don Troiani. La CHAB remercie Mr. Troiani pour lui avoir accordé le droit de reproduction exclusif de son œuvre par l'intermédiaire de www.historicalimagebank.com.